

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

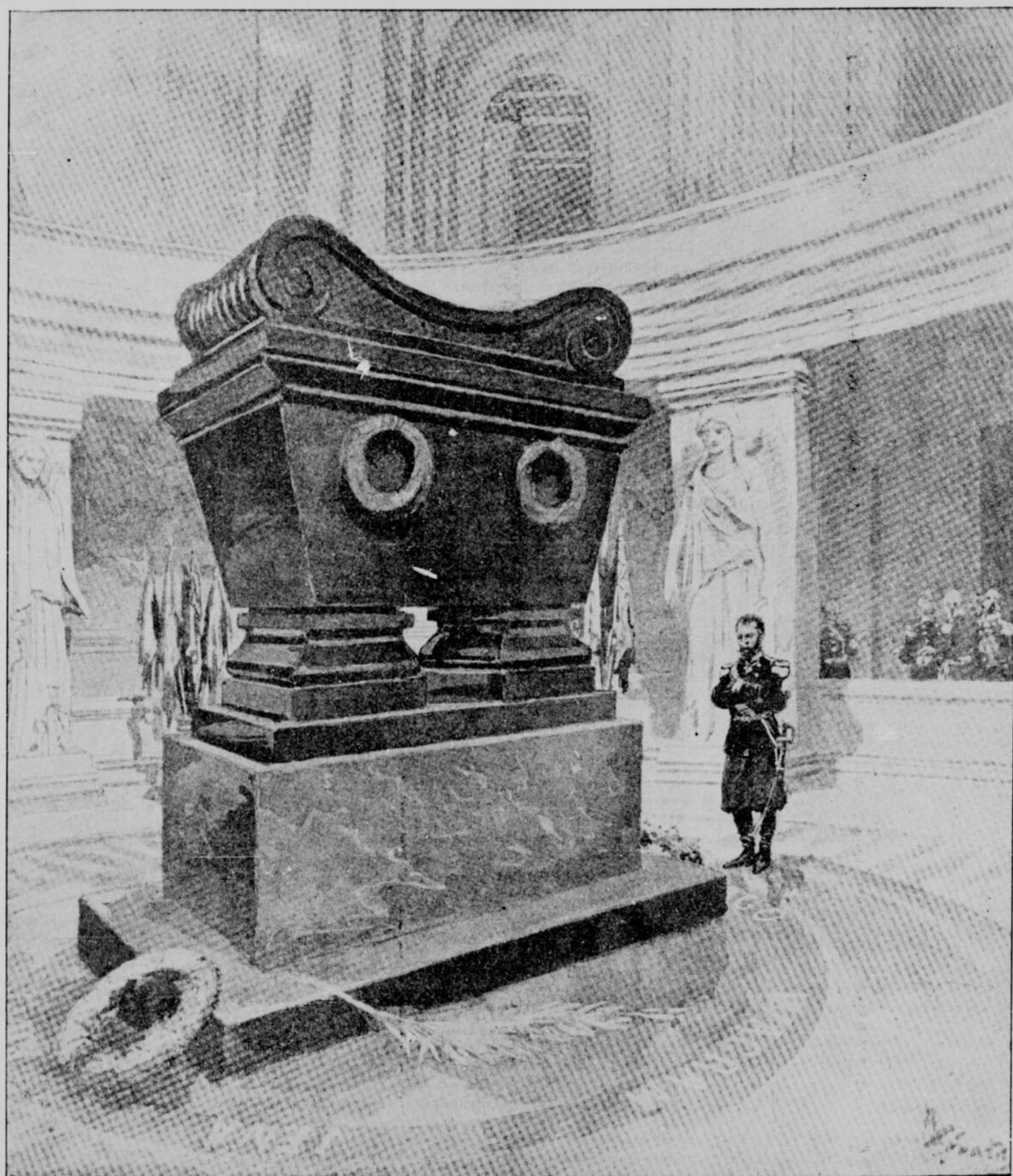
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 653.—SAMEDI, 7 NOVEMBRE 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA VISITE AUX INVALIDES.—LE TSAR DEVANT LE TOMBEAU DE NAPOLÉON I^{er}

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL 7 NOVEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Rectification, par Aimée Patrie.—Poésie : La Toussaint, par Racine.—Pour les morts, par l'abbé Garnier.—Novembre, par Ribon.—En Afrique : Les léopards humains, par De Delabre.—Poésie : Le cimetière, par Xavier Marquier.—Doux souci, par Violette.—Poésie : Somnium, par Jos. Melançon (avec encadrement).—L'hôpital Notre-Dame (avec gravures).—Dans les îles, par Benjamin Sulte.—Souvenirs militaires, par Firmin Picard.—Clef des songes.—Nécrologie : le Dr Pollock.—Un jeune comte et un berger, par G.-M. de Rungs.—Le club nautique de Bedford (avec gravure).—Choses et autres.—Feuilleton.—Devinette.

GRAVURES.—Aux Invalides : Le Tsar devant le tombeau de Napoléon Ier.—La chambre à coucher de Napoléon Ier.—L'hôpital Notre-Dame de Montréal : Vue de la façade ; Salle de chirurgie ; Salle d'opération ; Nouvelle salle de clinique.—Somnium.—Gravures de mode.—Le club de croquet de Bedford.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUARANTE-NEUVIÈME TIRAGE

Le cent quarante-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu samedi, le 7 NOVEMBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

ENTRE-NOUS.

Que de fois n'entendons-nous pas les bonnes vieilles en parlant du mariage de leurs petites filles, tenir des propos de ce genre :

—Moi, voyez-vous, madame Duboisé, ma défunte mère me l'a toujours dit : " Prends qui tu voudras, pourvu que ce soit un bon garçon, qui ne boive pas."

—Et moi, mon pauvre défunt père disait : " Défie-toi, Exilda, les ceux qui sont le plus à craindre, c'est pas tant seulement les buveurs, mais aussi les gros mangeurs." Je crois bien que mon défunt père prenait de temps en temps une goutte de Jamaïque.

Et alors, je l'ai redit à ma fille ; aussi que mon gendre—il est défunt aussi, comme vous savez,—ne buvait pas, mais qu'il mangeait tellement, qu'une nuit qu'il avait cependant mangé, avant de se coucher, des

choses bien légères : du boudin, du porc frais et du pain tendre, il s'en est réveillé mort.

—M'en parlez pas, Mme Beelefer, ces hommes, faut si peu de chose pour les mettre à terre, que ça ne devrait ni boire ni manger, que juste assez pour faire le bonheur de leurs femmes. Et encore, que si on en trouvait un qui pourrait gagner de l'argent sans boire ni manger, que ce serait un modèle d'homme.

J'abrège, car pas un sténographe ne pourrait suivre les langues de Mmes Duboisé et Beelefer, d'autant plus que l'être de leurs rêves, l'homme modèle, le mari rêvé, vient de mourir dans un coin quelconque des Etats-Unis ; mourir brûlé, brûlé comme un vulgaire copeau, comme la première allumette venue.

* * * Cet homme extraordinaire, pour qui le boire et manger n'avaient aucun attrait ; cet être sésaphique, qui ne s'était jamais laissé séduire par le Miquelon le plus authentique, ni par la cuisine de feu Joe Beef ; ce gendre entrevu par les belles-mères dans leurs cauchemars ; ce misérable qui n'a jamais compris la poésie des vins de France et du filet de Sôle Marguerite, ce phénomène, ce monstre, cet ange, ce crétin se nommait...

Il avait reculé les limites du jeûne, il était resté quarante jours et quarante nuits sans prendre aucune nourriture solide ou liquide, et au sortir de cette longue épreuve, il n'était pas plus idiot qu'avant, mais il était beaucoup plus laid, ayant beaucoup maigri.

Ce citoyen américain, car il était compatriote du général Coxe, gagnait de l'argent à ne faire que de s'abstenir de boire et de manger, et il était marié.

Il était connu sous le nom de... Dr Tanner.

Certes, la femme d'un mari aussi parfait devait être bien heureuse. Cet époux était peu encombrant, puisqu'il passait ses jours et ses nuits dehors à se faire admirer des badauds qui le regardaient *ne pas* manger. La cuisine était un mythe, une illusion, un mot !

Quel bon mari que ce M. Tanner, et comme Mme Tanner devait filer des jours de soie et d'or !

Eh bien ! ce n'était pas cela du tout.

On sait en effet, maintenant, de source certaine, que le dit Dr Tanner,—qui n'était docteur de quoi que ce soit—avait, il y a quelques années, vendu sa femme à un Allemand pour... dix piastres et une *vieille* machine à coudre !

Décidément, je crois qu'il faudra encore en revenir aux maris et aux gendres qui boivent et mangent comme tout le monde.

* * * On discute en ce moment, en Italie, une question assez intéressante pour beaucoup de personnes,—je suis du nombre,—celle de savoir exactement la valeur d'un livre que lit avec passion une certaine classe de gens, aimant les récits sombres, horribles qui font frissonner.

Je m'intéresse à cette affaire à titre d'amateur, de spectateur. Le congrès antimaçonique de Trente s'occupe, entre autres choses du fameux livre : *Le diable au dix-neuvième siècle*, dont je n'ai jamais pu lire deux chapitres sans éprouver des nausées.

Cependant, je dois le dire bien vite, mon opinion n'a aucun poids, puisqu'elle n'est basée que sur le bon goût, la bienséance et l'horreur des choses malpropres et je suis curieux de savoir ce que va décider le congrès.

Un grand nombre d'évêques—le représentant de l'archevêque de Cologne entr'autres—ont protesté contre la publication de ces histoires qu'ils regardent comme une " spéculation sans scrupule de la curiosité dépravée d'une certaine classe de lecteurs," d'autres vont beaucoup plus loin, mais il paraît que le livre de Miss Vaughan, si mal traduit par le nommé Bataille—un pseudonyme, évidemment—a des partisans.

J'espère que les membres du congrès se mettront d'accord et qu'ils donneront leur avis sur ce genre de littérature.

Notez que je connais plusieurs personnes très respectables, qui l'aiment beaucoup, et qui lisent cela bien plus volontiers qu'elles ne liraient Paul et Vir-

ginie, Ben-Hur, les oraisons funèbres de Bossuet ou les sermons des grands prédicateurs.

Tous les goûts sont dans la nature et la preuve, c'est que j'ai le mauvais goût de ne pas aimer ce qui est laid.

Et puis, faut-il l'avouer, je n'aime pas ce diable que la majorité des humains tirent par la queue, depuis tant de siècles et même de milliers de siècles, sans réussir à en arracher le plus petit bout.

* * * Autre chose aussi vient de se passer en Italie.

Le fils du roi Humbert vient de prendre femme.

Cela vous est bien égal, direz-vous, à moi aussi au fond, mais ces épousailles ont donné lieu à une lettre très sérieuse adressée à la fiancée par son père, le prince de Monténégro.

Ce digne père—je regrette de ne pas avoir sa lettre sous la main pour la citer—dit en somme à sa fille que le bonheur n'existe jamais chez les rois, et qu'elle cherche le sien dans l'intérieur, dans l'intimité.

C'est court et vrai.

Toutefois, une chose m'étonne de la part de l'auteur des jours de cette charmante princesse, c'est qu'il ait consenti à ce mariage qui, de son propre aveu, doit faire le malheur de sa fille. Il était si facile de ne pas épouser un futur roi et, vraiment, si elle est malheureuse un jour, elle sera peu à plaindre.

Malheureux, il est presque évident que le nouveau ménage devra l'être, au point de vue royal, car la conduite de l'Italie a été si hostile envers la France, sa bienfaitrice, qu'elle sera châtiée un jour.

Le prince de Monténégro a raison de dire à sa fille que le trône n'est pas fait pour le bonheur, parce que les trônes sont bien peu solides.

Pas besoin de démonstrations bien longues pour le prouver.

Quelle hécatombe, en effet, depuis trente-six ans ! Que de souverains chassés du pouvoir !

En 1860.—Le grand duc de Toscane.

En 1860.—Les ducs de Parme et de Modène.

En 1861.—Le roi de Naples.

En 1862.—Le roi Othon (Grèce).

En 1866.—Le roi de Hanovre, le duc de Nassau et l'électeur de Hesse.

En 1867.—L'empereur Maximilien (Mexique).

En 1869.—La reine d'Espagne.

En 1870.—Napoléon III.

En 1871.—Le duc d'Aoste, roi d'Espagne.

Plus près de nous :—L'empereur du Brésil.

Sans parler des rois noirs, jaunes etc, dont le nombre est inconnu.

Et dire que, malgré cela, le métier trouve toujours des amateurs qui semblent dire : " Ma foi, cela durera tant que ça pourra ! "

* * * Ludovic Halévy raconte, dans ses *Notes et Souvenirs*, qu'il assista, en 1871, à la vente des voitures de service de l'empereur, de l'homme de Sedan :

" Le commissaire-priseur (ce que nous appelons l'encanteur, au Canada,) est à son poste. Un vieux monsieur, très râpé, s'approche de lui :

"—Et les voitures de gala, quand les vendra-t-on ?

"—Je ne saurais vous dire... Le liquidateur est fort embarrassé... Les acheteurs probablement feraient défaut... Il n'y a plus de débouchés pour les équipages de cour.

"—Comment, plus de débouchés ?

" Le vieux monsieur râpé paraît vexé, très vexé.

"—Non, il n'y en a plus... Après 1830, après 1848, on s'est défait à très bon compte des grandes voitures royales. Il y avait en Allemagne et en Italie, beaucoup de petits rois et de grands-ducs qui étaient enchantés de trouver de *bonnes occasions* : mais le nombre des souverains a tant et tant diminué dans ces derniers temps que, je vous le répète, il n'y plus de débouchés.

" Le commissaire-priseur, qui connaît évidemment le vieux râpé, ajoute en riant :

"—Vous n'aviez pas envie d'acheter une voiture de gala ?

"—Si fait ; j'avais commission...

— Pour qui donc ?

— Pour le directeur d'un cirque...

Et Ludovic Halévy ajoute, non sans amertume :

« Voilà comment Napoléon III, en poussant au système des nationalistes, des grandes améliorations, en aidant le roi d'Italie et le roi de Prusse à culbuter les petits trônes italiens et allemands, voilà comment Napoléon a compromis, non-seulement les intérêts de la France, mais encore les intérêts de sa liste civile... On ne sait que faire de ses voitures de gala ! »

La nouvelle princesse de Naples, future reine d'Italie—si les Italiens le permettent—aurait dû étudier le passé, avant d'aller à Rome.

Qui vivra verra vendre les voitures de gala, qui tiennent de servir à ce mariage d'hier.

Un Barnum quelconque les achètera peut-être.

Vous savez par expérience, que le prix du pain s'est élevé de plusieurs centins en quinze jours, à peu près de trente pour cent, tout à coup, comme cela, sans que nous ayons été prévenus.

— Le blé manque donc ? Il y a disette ?

— Pas du tout ; il y a beaucoup de blé.

— Mais, alors, pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce qu'il a plu à quelques individus colossalement riches, qui avaient acheté tout le blé disponible à bas prix, de le revendre le plus cher possible, pour faire fortune. Le système est très simple pour eux et voici ce qu'ils disent : Le peuple est habitué à manger du pain ; pour faire du pain, il faut du blé ; or, nous avons le blé, tout le blé, et on ne peut en acheter ailleurs. Paie donc, misérable peuple !

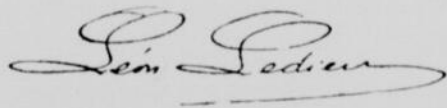
Ce n'est pas plus difficile que ça, mais ne trouvez-vous pas le procédé très canaille ?

Et quand vous rencontrez, dans Montréal, des spéculateurs gais ou tristes, vous pouvez dire à coup sûr : — Celui-ci a joué à la baisse du blé ; il a perdu.

Le gros qui rit a joué à la hausse ; il a gagné.

On en cite qui ont gagné ainsi, en quelques jours, vingt, trente, cent, deux cent mille piastres, sans rien faire ?

Ces gens-là ne donneront pas seulement cinq cent piastres pour les veuves des pompiers qui sont morts pour eux !



A BATONS ROMPUS

Comme le dit le proverbe : *battons le fer tant qu'il est chaud*, parlons donc encore de nos héroïques pompiers, avant que l'enthousiasme si sympathique du public ne se refroidisse. A ce sujet, quelques-uns ont émis l'idée de créer un *lieu d'or* sur lequel le nom de tous ces héros serait gravé.

L'idée est aussi bonne que patriotique, mais, à notre humble avis, il y a quelque chose de mieux et plus pratique à faire.

Comme j'en ai déjà parlé dans ce journal, c'est un drapeau, brodé par les dames de la ville et offert par elles à la brigade du feu de Montréal, qui me semble mieux atteindre l'idée proposée et qui représenterait mieux le sentiment de reconnaissance que nous devons tous à ces braves gens.

Dans les plis de ce drapeau déjà fort glorieux, on inscrirait les noms des disparus, *morts à l'œuvre*, et, quand on le sortirait en ville, soit pour une revue triomphale, soit pour accompagner l'un de ces nobles enfants à sa dernière demeure, les morts revivraient en lui, et ce spectacle serait un sujet de gloire de plus pour la cité de Maisonneuve.

Allons ! Mesdames, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, il y a quelques mois, vous qui faites déjà partie de "l'œuvre du tabernacle," en brochant, de vos doigts de fées, des ornements qui font la beauté de nos églises, travaillez au drapeau de la brigade du feu de Montréal, et Dieu n'en sera pas jaloux, car je

ne serais pas surpris qu'il vous envoyât des fils d'or de la Vierge, apportés par ses anges pour coopérer et bénir votre travail.

* *

Puisque je parle de drapeau, parlons aussi de celui qui excite l'émulation des jeunes cadets écossais, ces nobles vaincus qui aspirent à être vainqueurs.

Je veux parler du drapeau du duc de Connaught, gagné, les deux premières années, par les cadets des Jésuites, depuis retirés de la lutte, (pourquoi ?) et gagné les deux dernières années par les cadets du Mont Saint-Louis, lesquels prétendent vouloir maintenant le garder indéfiniment sans autres concours.

Qu'auraient-ils dit, si les cadets des Jésuites avaient eu la même prétention... Mais passons. Le cas, dit-on, a été soumis au duc de Connaught, dont on attend la décision.

Nous n'avons certainement pas d'avis à donner à ce sujet, mais étant donnée la surexcitation dans laquelle se trouvent nos jeunes et vaillants guerriers, voici, pour décider définitivement cette question épineuse, avant qu'il y ait du sang versé entre *nos batailleurs*, une idée que nous croyons pratique.

Ce serait, pour l'année prochaine, d'organiser un concours final entre les trois corps de cadets intéressés, concours qui aurait lieu par les trois corps réunis, non séparés comme précédemment, et concours qui serait commandé par un officier d'infanterie choisi par les autorités militaires.

De la sorte, les juges, les personnes compétentes et le public pourraient juger de *visu* de la valeur, de la science de nos jeunes guerriers, et le corps proclamé vainqueur garderait définitivement le drapeau.

Si l'idée est bonne et pratique, je serais heureux d'avoir aidé à éteindre l'animosité qui germe dans le cœur et la cervelle de cette vaillante jeunesse dorée.

* *

En écrivant ce dernier paragraphe, je me suis rappelé l'incendie du Mont Saint-Louis, il y a quelques années, et comme les choses viennent fort drôlement quand on écrit, cela m'a suscité l'idée de deux choses que je crois aussi fort pratiques en cas d'incendie. Bien entendu, je soumetts toutes mes idées sous bénéfice d'inventaire, ne voulant ni ne désirant passer pour un novateur, moins encore pour un inventeur. J'aime mieux passer pour un original ; cela coûte moins cher.

Voici donc ce à quoi j'ai pensé, en cas d'incendie, et ce que je n'hésiterais pas à faire moi-même, si j'habitais le haut d'une maison incendiée et que je n'en pusse sortir. Je me lancerais par la croisée en ouvrant mon parapluie, lequel me servirait de parachute, et alors à la grâce de Dieu.

Et pourquoi pas, après tout ? Pour cela, il faut naturellement un parapluie assez fort. Donc, de même qu'on n'enseigne pas la gymnastique à sauter de fort haut, pourquoi n'enseignerait-on pas aux enfants à se lancer graduellement de haut au moyen d'un parapluie ouvert ?

Je ne serais pas surpris qu'on rie de mon idée folle, qu'on ne la mette même pas en pratique, mais ce qui me surprendra moins, ce sera de voir, avant longtemps, quelqu'un qui aura rendu mon idée pratique en inventant un parachute... contre les incendies, avec manière de s'en servir, sans que mon nom passe à la postérité.

* *

Je vais passer pour un farceur, mais j'ai encore une idée que je crois très pratique et que je ne puis résister au désir de rendre publique.

Que voulez-vous, je ne sais rien garder pour moi, si ce n'est un secret, et, comme le marchand d'orviétan je ne vends pas ma marchandise, mais je la donne. C'est d'une échelle de sauvetage qu'il s'agit.

J'en ai bien déjà donné le plan et le modèle à quelqu'un de compétent, mais comme on semble l'avoir oublié, je n'hésite pas à en reparler, convaincu qu'il y aura quelque philanthrope entreprenant qui en fera son affaire.

Mon échelle, que j'appelle *échelle pont-levis*, n'est

autre que l'une des échelles de sauvetage déjà en usage, échelle dans les rainures de laquelle est fixé un tablier mobile qu'on monte à la hauteur nécessaire, lequel tablier se développe horizontalement, appuyé d'un côté sur l'échelle qui reste perpendiculaire au milieu de la rue, tandis que l'autre côté s'appuie sur les rebords d'une des croisées de la maison incendiée.

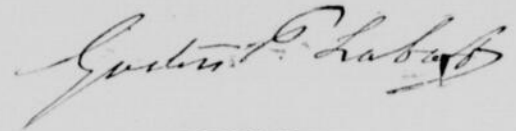
De la sorte vous établissez un va et vient de plain pied, un pont, une plateforme qui rendent les auvetage et le travail des pompiers plus faciles. Du reste, pour avoir une idée de la chose, vous n'avez qu'à dresser une échelle à dix ou vingt verges d'une maison, en prendre une autre de cette longueur, la passer dans les barreaux d'un côté, l'appuyer de l'autre côté sur les rebords d'une croisée, et vous me comprendrez mieux. C'est un exercice que j'aimerais à voir faire par nos pompiers.

* *

Enfin, et je termine, pourquoi ne mettrait-on pas au-dessus de chaque boîte d'alarme une lumière rouge, pour la nuit... Beaucoup de gens, même du quartier, ignorent où elles sont, perdent un temps précieux avant d'appeler les pompiers, et durant ce temps le feu fait son œuvre, etc...

* *

Après cela, lecteurs, permettez-moi de tirer l'échelle.



RECTIFICATION

A M. Gaston-P. Labat.

Ne soyez pas plus longtemps en peine, ami ; il y a d'excellentes repriseuses et raccommodeuses de chaussettes dans notre beau Canada et, pour ce qui est des paniers percés, aussi, je ne crois pas que le nombre en soit plus grand ici qu'ailleurs...

Je vous dis ceci sans préambule aucun, tant j'ai hâte de vous renseigner sur ce point, prévenant peut-être ainsi quelque nouvel écart de votre plume ; permettez que j'ajoute encore ceci, pour votre plus entière édification : " Sous le rapport de l'économie domestique, les Canadiennes n'ont rien à envier aux femmes de France."

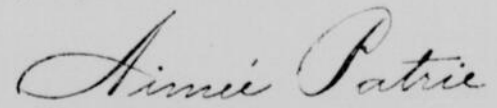
— Vos précieuses recettes pour l'utilisation des restes de toutes sortes et voire même des vieilles culottes et autres articles, n'ont pas chez nous, ainsi que vous semblez le croire, le mérite de la nouveauté—plus d'une bonne ménagère de ma connaissance pourrait vous en donner des nouvelles, avec preuves à l'appui.

Vos intentions sont bonnes je n'en doute pas ; mais les meilleures ne sauraient, parfois, sauver du ridicule, et tel pourrait devenir le cas d'un vieux garçon qui se mêlerait de vouloir enseigner à une jeune mère à tailler un vêtement pour bébé...

Pissem nature doces, aurait-elle le droit de lui crier, entre deux éclats de rire !

Tout ceci est sur le ton de l'amitié, M. Labat, veuillez n'en pas douter, et, comme échange de bons procédés, permettez-moi que je vous donne, à mon tour, un simple avis.

" Ne touchez pas aux femmes du Canada, même du bout de votre plume ; il est évident que vous ne les connaissez pas, et votre témérité pourrait vous causer des ennuis ; intéressez les plutôt, comme vous savez si bien le faire parfois, très souvent même, en traitant quelque sujet de votre compétence.



Jadis l'amour, porté par une échelle de soie, escadait les balcons ; aujourd'hui il prend l'ascenseur.—
GEORGES CLÉMENT.

LA TOUSSAINT

FÉLICITÉ DES SAINTS

.....

*Ah ! qui me donnera l'aile de la colombe !
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux,
J'irai, je volerai dans le sein du repos.
C'est là qu'une éternelle et douce violence
Nécessite des saints l'heureuse obéissance ;
C'est là que de son joug le cœur est enchanté ;
C'est là que sans regret l'on perd sa liberté.
Là, de ce corps impur les âmes déliées,
De la joie ineffable à sa source enivrées,
Et riches de ces biens que l'œil ne saurait voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir,
De ce royaume heureux Dieu bannit les alarmes,
Et des yeux de ses saints daigne essuyer les larmes.
C'est là qu'on n'entend plus ni plaintes ni soupirs ;
Le cœur n'a plus alors ni craintes ni desirs.
L'Eglise enfin triomphe ; et, brillante de gloire
Fait retentir le ciel des chants de sa victoire.
Elle chante, tandis qu'esclaves désolés
Nous gémissons encor sur la terre exilés.
Près de l'Euphrate assis, nous pleurons sur ses rives,
Une juste douleur tient nos langues captives.
Et comment pourrions-nous, au milieu des méchants,
O céleste Sion ! faire entendre tes chants ?
Hélas ! nous nous taisons ; nos lures détendues
Languissent en silence, aux saules suspendues.
Que mon exil est long ! ô tranquille cité !
Sainte Jérusalem ! ô chère éternité !
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure !
Quand irai-je goûter ton adorable paix !
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais !*

RACINE.

POUR LES MORTS

L'Eglise vient de nous inviter, dans sa piété qui embrasse toute l'âme humaine, à nous souvenir. Dimanche, par les longues avenues, s'en allaient vers les cimetières, unis dans un même sentiment, les croyants et les tièdes, et même certains incrédules dont l'impunité désarme chaque année à cette date, en l'honneur de ceux qui leur furent chers ici-bas.

Il ne faut pas que sur ces tombes que la piété des chrétiens va visiter et reflurir, il n'y ait que des larmes répandues. Saint Bernard a dit qu'elles étaient vraiment stériles, ces larmes où parle seule la douleur humaine.

Il faut, en même temps que les fleurs d'arrière saison, chrysanthèmes et immortelles, apportées sur les tombes de ceux que nous aimions, viennent témoigner devant tous de nos pieux souvenirs, il faut que dans les âmes fleurisse une piété nouvelle ! Il faut que sur ces sépultures vivants qui sont nos cœurs, où dorment tant d'oublis, où gisent tant de mémoires aimées, fleurisse, magnifiquement élancée vers le ciel, la prière, la seule forme de la douleur qui puisse monter au cœur de Dieu !

Ceux qui liront ces lignes, impuissante expression d'une douleur que rien ne peut traduire, d'une espérance que rien ne peut dire, si ce n'est le geste désolé et fervent de la pauvre créature humaine se jetant à genoux et regardant au ciel, ceux qui liront ces lignes, sans avoir comme moi-même en ce moment, des larmes plein les yeux, que ceux-là s'arment de courage devant l'avenir, car ils n'ont pas encore connu la douleur, car ils ne savent pas encore toute leur puissance de souffrir !

O sainte, sainte et douce Religion du Christ, mon Dieu et mon Père ! Vous êtes vraiment démente à nos pauvres âmes, Vous êtes vraiment la religion d'amour ! Là, où les philosophes et les poètes ne nous donnent que de désolantes hypothèses, Vous nous ouvrez l'horizon radieux des béatitudes éternelles ! Tandis que nous pleurons sur des reliques où notre cœur s'est enfermé, puérilement attaché à ce qui fut et qui n'est plus, Vous nous montrez ce qui survit éternellement de ceux que nous avons le plus ardemment aimés dans la vie, le plus fidèlement aimés dans la mort, ce que survit, ce qui est, ce qui ne nous a pas quittés, ce qui nous reverrons un jour !

Et Vous voulez, que, dans cette fête consacrée à nos morts chéris, les cloches de toutes vos églises pour

eux se mettent en branle, que pour eux, monte vers le ciel la prière de tous vos prêtres, et Vous voulez que nous apprenions ainsi toute la sainteté des tendresses que Vous aviez mises dans nos cœurs. Touchant échange d'amour ! les vivants tendent vers vous leur cœur, ô morts aimés, morts qui souffrez encore, à la porte du ciel, les douleurs de l'attente et de la purification ! Et vous, par la voix de la sainte Eglise, vous leur parlez, et en échange des prières qu'il vous donnent, vous leur faites ce grand bien de leur rappeler le ciel où ils vous reverront un jour !

Mon Dieu, soyez béni par tous ceux qui ont pleuré, qui ont senti leur cœur, un jour de deuil, tomber tout vivant dans la fosse où l'on ensevelissait un père ou une mère bien-aimés ! Soyez béni, pour avoir fait jaillir la foi de ces cœurs brisés par l'apparence du néant, pour avoir fait fleurir sur les tombes que ferme à jamais la désespérante impiété, une immortelle espérance où nos âmes puisent la force de vivre !

Abbé GARNIER.

NOVEMBRE

Déjà les feuilles desséchées jonchent le sol, et les arbres, qui, il y a un mois à peine, portaient encore avec tant d'orgueil leur tête couronnée d'un majestueux feuillage, courbent leur front glacé sous l'effort du vent.

Le froid est venu faire place aux chaleurs de l'été, et un ciel incertain et sombre couvre maintenant nos têtes qui, si longtemps, respirèrent sous un ciel bleu d'azur, où la brise estivale venait follement caresser nos fronts inondés de sueurs.

Les oiseaux, ces charmants habitants de nos bois, ne font plus entendre leur harmonieux ramage, et ont délaissé leurs nids pour habiter ailleurs sous un ciel moins cruel.

Tout s'attriste dans la nature ; cette mélancolie se répand jusque dans nos âmes qui semblent empreintes d'une tristesse muette, mais douloureuse.

Qu'est-il donc survenu dans la nature ? Quel changement soudain s'est opéré en nous !

Hélas ! c'est que novembre nous est arrivé, comme toujours, triste et lugubre, pour venir nous distraire des plaisirs du monde et transporter notre pensée vers le séjour de ceux qui ne sont plus. Oui, laissons-là, pour un moment, nos bals brillants, nos fêtes bruyantes où le bonheur (bonheur souvent feint), est de si courte durée ; abandonnons nos plaisirs, si on peut appeler ainsi des moments de folle ivresse et de délire. Oui, mettons tout de côté pour songer à ces chers défunts, à ces parents tendrement aimés, à cette douce amie qui, si souvent, a su apporter un soulagement à notre tristesse ; à ces francs amis qui, maintes fois, nous donnèrent des preuves de leur dévouement ; en un mot, à tous ces êtres qui nous ont aimés, que nous avons aimés, dont le souvenir est attaché aux racines de notre cœur, et qui, maintenant reposent dans un sombre tombeau sous cette terre, qui si longtemps reçut l'empreinte de leurs pas.

Ah ! si jamais nous devons penser à eux, si jamais nous devons nous rappeler leur mémoire, c'est bien en cette saison, où la nature ensevelie dans une torpeur lugubre imprime à nos cœurs ce mouvement de mélancolie, de sombres reminiscences.

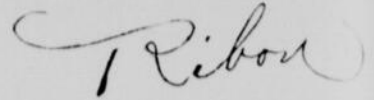
Allons donc vers leur demeure, et jetant un regard vers le ciel, prions. Ah ! prions pour ceux qui guidèrent notre enfance, pour ceux qui nous apprirent à vraiment aimer, seul bonheur sur cette terre. Prions pour ces êtres qui reçurent les tendres aveux de nos cœurs, afin de leur procurer ce soulagement que nous avons reçu d'eux : un remède à leurs maux.

« Donnons, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts !

Que ces paroles de Crémazie soient un appel écouté par nos cœurs, et à l'heure où le crépuscule s'avance à grands pas, à cette heure où tout s'apaise dans la nature, laissons notre pensée s'élever au-delà du tombeau, laissons-la embrasser tous ces êtres aimés

et disparus, et laissons notre cœur adresser au Seigneur nos prières pour eux.

Ah ! n'oublions pas nos morts, faisons mentir ce diéon : " Les morts vont vite." Oui les morts vont vite pour la foule des indifférents, de ceux qui n'ont jamais été susceptibles même de ressentir aucun noble sentiment ; mais pour ceux qui ont aimé, pour ceux qui ont eu une véritable affection, cette affection ne s'éteint pas aux portes du tombeau. Non ! mais elle continue son cours avec plus de force encore, loin, au-delà du tombeau. Pour ces âmes aimantes, les morts ne vont pas vite, et le souvenir des êtres aimés et disparus occupe toujours la première place dans leur cœur.



EN AFRIQUE

LES LÉOPARDS HUMAINS

Il est étrange qu'à la fin du dix-neuvième siècle, à moins de vingt-cinq lieues de la ville la plus civilisée de la côte occidentale d'Afrique, et dans une colonie qui date de 1792, une société secrète, aux rites épouvantables, ait pu exister sans être inquiétée pendant de longues années.

Les " Léopards humains," ainsi nommés à cause de la façon dont ils se déguisent pour perpétrer leurs crimes, se formèrent en association chez les Imperi, district de l'île de Sherbro, colonie de Sierra-Leone, il y a une vingtaine d'années seulement, assure-t-on. L'origine de cette société de cannibales est peu connue. La légende seule raconte que le village de Taïma, ayant envoyé pour surprendre et détruire un village ennemi, une troupe de guerriers, ceux-ci furent arrêtés et mis à mort par les habitants d'un village ami, des Imperi, où ils s'étaient arrêtés en route. Taïma, n'ayant plus alors d'hommes disponibles pour se venger, envoya ses chefs consulter un célèbre sorcier du pays qui, moyennant des présents considérables, promit son aide pour l'extermination des ennemis du village.

C'est alors qu'il imagina la création d'un fétiche appelé Boffima, qui devait apporter à son propriétaire la réalisation de ses vœux, quels qu'ils fussent. Cependant, pour obtenir le fétiche, il fallait entrer dans une société, dont nous donnons plus loin les statuts. Le léopard, le seul animal féroce de grande taille existant encore dans le pays, lui suggéra l'idée d'exploiter au profit de la nouvelle société la terreur qu'il inspirait.

Le fétiche des " Léopards humains " est une racine de manioc de la grosseur d'un œuf d'autruche environ, vidée au préalable et remplie d'un mélange de plantes et de matières visqueuses, dont on ne connaît pas encore la composition : elle est, d'ailleurs, tenue très secrète. Cette racine est alors enveloppée dans des chiffons d'étoffe et ficelée avec des lanières de peau de léopard, dont on laisse pendre les extrémités.

Les possesseurs du bienheureux fétiche devaient, pour conserver son efficacité, l'arroser ou le frotter de graisse de bouc ou de chèvre. Puis, lorsque la société fut bien établie parmi les Imperi, dans ce pays d'Afrique où le fétichisme joue un tel rôle et où la chose fut acceptée à cause même de la terreur mystérieuse qu'elle inspirait, le sorcier y substitua la graisse humaine, amenant ainsi l'extermination des indigènes entre eux.

Voici comment fonctionne cette Société dont les noirs font partie pour diverses raisons, d'aucuns pour conjurer la mauvaise chance ou pour faire fortune, d'autres pour voler avec succès, pour faire de belles récoltes ou de bonnes affaires.

L'Association se compose de trois classes distinctes, les chefs ou rois, les exécuteurs et les membres ordinaires. Le candidat qui désire en faire partie va trouver un des chefs ou rois de la Société et, à force de présents, arrive à lui arracher la promesse de l'y

faire entrer avec l'espoir d'acquiescer le bienheureux Boffima. On le fait comparaître au lieu d'assemblée de la Société, généralement au milieu d'un bois ou dans la brousse, et, après avoir déposé une offrande, il jure fidélité au fétiche qui lui est présenté sur une boîte oblongue recouverte de flanelle rouge. Il doit en même temps tenir à la main un des couteaux de sacrifice que nous décrirons plus bas, bien qu'ils n'aient jamais été vus par aucun blanc. A partir de ce moment, il doit se tenir prêt à payer son droit d'entrée. Ce droit est étrange. Dès qu'il reçoit un avis convenu, le candidat doit choisir parmi les membres de sa famille ou parmi ses proches, ses serviteurs ou ceux qui lui sont attachés par un intérêt quelconque, une victime, homme ou femme, qu'il se charge d'amener ou d'envoyer à date et à heure fixes, à un endroit désigné.

La victime qui ne se doute pas de son malheureux sort est immédiatement entourée par les conjurés. Celui qui remplit ce jour-là les fonctions d'exécuteur, déguisé d'une peau de léopard lacée par devant, qui lui couvre la tête et le corps jusqu'à mi-jambe, s'approche tenant dans chaque main une sorte de couteau trident à poignée ovale et aux trois lames très aiguës, appelé la griffe du léopard, et d'un seul coup enfonce ces armes de chaque côté du cou, tranchant l'artère carotide. L'exécuteur se débarrasse alors de son costume et traîne le corps, aidé de ses associés, à l'endroit où se sont réunis les "rois."

Ce qui se passe alors est épouvantable. Les assistants se précipitent sur le cadavre, qui est dépecé en quelques minutes. Les parties grasses sont avidement recherchées et ceux qui peuvent en détacher quelque peu s'en frottent la face, les mains et le fétiche que ceux d'entre eux qui le possèdent ont préalablement apporté. Le foie et les reins sont de droit réclamés par les chefs ou rois. On assure que ce qui reste de chair est coupé, taillé et dévoré, mais on n'a pas encore pu savoir si cette chair est mangée crue ou cuite.

Tous les membres de la Société ne possèdent pas le fétiche, n'étant souvent pas assez riches pour le payer. Quelques-uns l'ont acheté plusieurs fois, d'autres attendent des années avant de l'obtenir. Mais nul n'y a frot qu'il n'ait aidé à un assassinat.

On estime à plusieurs centaines le nombre des victimes ainsi sacrifiées au fanatisme des noirs et à la cupidité de leurs sorciers.

Il y a quelques années, les chefs du district, émus du nombre de gens "supprimés" par cette terrible association, nombre qui allait en s'augmentant d'une façon inquiétante, résolurent de mettre un terme à la série de meurtres qui désolaient le pays des Imperi. Ils instituèrent ce qu'ils appelèrent le "tongo." Tous ceux qui étaient soupçonnés d'affiliation à la Société des "Léopards humains" furent traqués et brûlés vifs dans leurs cases. Mais la cupidité ou la haine s'y mêla bientôt et il suffisait que les biens d'un individu excitassent l'envie ou que sa personne fût antipathique à un indigène plus puissant, pour qu'il fût déclaré "Léopard" et comme tel brûlé vif.

C'est alors que le gouvernement de Sierra-Leone, mis au courant de ces faits, interdit sous peine de châtiement sévère, les "tongos." Il y eut aussitôt une recrudescence des meurtres de la Société des "Léopards humains." Des mesures sérieuses furent alors prises pour amener l'arrestation des terribles "Léopards" réputés insaisissables. Un individu fut envoyé chez les Imperi et se fit délateur. Et c'est au cours de deux procès en cours d'assises, datant l'un de l'année dernière et l'autre du mois de juin de cette année seulement, que les faits ci-dessus furent élucidés, à la profonde horreur de la colonie entière.

Espérons que la leçon sera salutaire et que la société des "Léopards humains," qui, pendant vingt années, a sacrifié tant d'innocentes victimes et qui déshonorait une colonie civilisée, est pour jamais annihilée, grâce à la fermeté du gouvernement actuel de Sierra-Leone. Pourtant, le dernier cri d'un des suppliciés, au moment où il allait être lancé dans le vide, la corde au cou, a été : "Les Léopards vivent encore !"

DE DELABRE.

Sierra-Leone, août 1896.

LE CIMETIÈRE

*Voyez, que cet endroit est beau !
Quel frais gazon, quelle verdure !
Des fleurs sur chaque sépulture !
Des arbres certs sur le tombeau !
Là-dessous, le mort qui repose ;
Ici, le printemps et la rose.*

*Si la mort n'était que la mort,
Ah ! priverait-on pour qui succombe ?
Verrait-on des fleurs sur sa tombe ?
Mais puisque une autre vie en sort,
Les fleurs naissent du cimetière,
Comme de la nuit la lumière.*

XAVIER MARMIER.

DOUX SOUCI

Mon Dieu ! me voilà maintenant toute confuse d'avoir ainsi provoqué tant de chaleureux remerciements, je suis accablée surtout pour le panegyrique, si peu mérité, que m'adresse mon ami Ribon. Si j'ose dire "ami," c'est que, à mon avis, il me semble que la similitude des opinions nécessite une certaine sympathie. C'est, du moins, ce qu'a fait naître en moi l'intéressant article de mon gracieux confrère.

Mais là, je crains bien que cette correspondance, qui m'enchantait, ne soit déjà pour vous, aimable inconnu, qu'une occasion de constater mon faible mérite, moi qui n'ai que des propos futiles et qui, par conséquent, ne suis pas sérieuse du tout. Que voulez-vous ? je ne m'en plains pas, tout de même, puisque je ne suis pas seule, malheureusement, à subir les nombreux ennuis que me suscitent les bornes, hélas ! restreintes de mon intelligence.

N'en est-on pas, en effet, à déplorer le petit nombre d'esprits sérieux et cultivés qui composent le monde moderne ? N'est-on pas à se heurter chaque jour à ces esprits superficiels, trop vulgairement ombrageux ou prétentieux, dont la conversation équivoque commande un langage tout spécial, accompagné bien souvent, de jeux de physionomie plus ou moins ridicules ?

N'est-ce pas horripilant pour ceux ou celles qui n'ont pas l'art de dissimuler ? D'autre part, combien de personnes spirituelles gâtent le charme de l'entretien par leurs propos dénigrants, bavant ici et là comme la

vipère, le venin de l'infâme calomnie, cette arme des lâches. Enfin, après cela, que faut-il pour agrémenter les banales conversations du jour ? Que faut-il, surtout, pour favoriser les amours modernes ? Vous l'avez dit, ami Ribon : l'argent ! Toujours l'argent ! c'est l'idole de notre siècle.

Écoutez encore ces paroles si vraies d'un père à son fils :

" Apprends, mon fils, apprends que dans ce monde
Tout obéit à l'empire de l'or,
Que tout sourit où la fortune abonde,
Qu'il faut de l'or, de l'or, de l'or encor,
Avec de l'or on marche à la puissance,
Par son prestige on fait naître l'amour,
Avec de l'or on dompte l'arrogance,
On règne en maître, on est le dieu du jour."

Où, voilà bien le monde moderne, et les rares amis des beaux jours du bon vieux temps, que l'on rencontre çà et là, gardant religieusement, en dépit des erreurs de notre siècle, les admirables principes d'antan, ne ressemblent-ils pas à ces débris égarés de chefs-d'œuvres recueillis parmi les ruines des monuments chrétiens dont parle Châteaubriand !

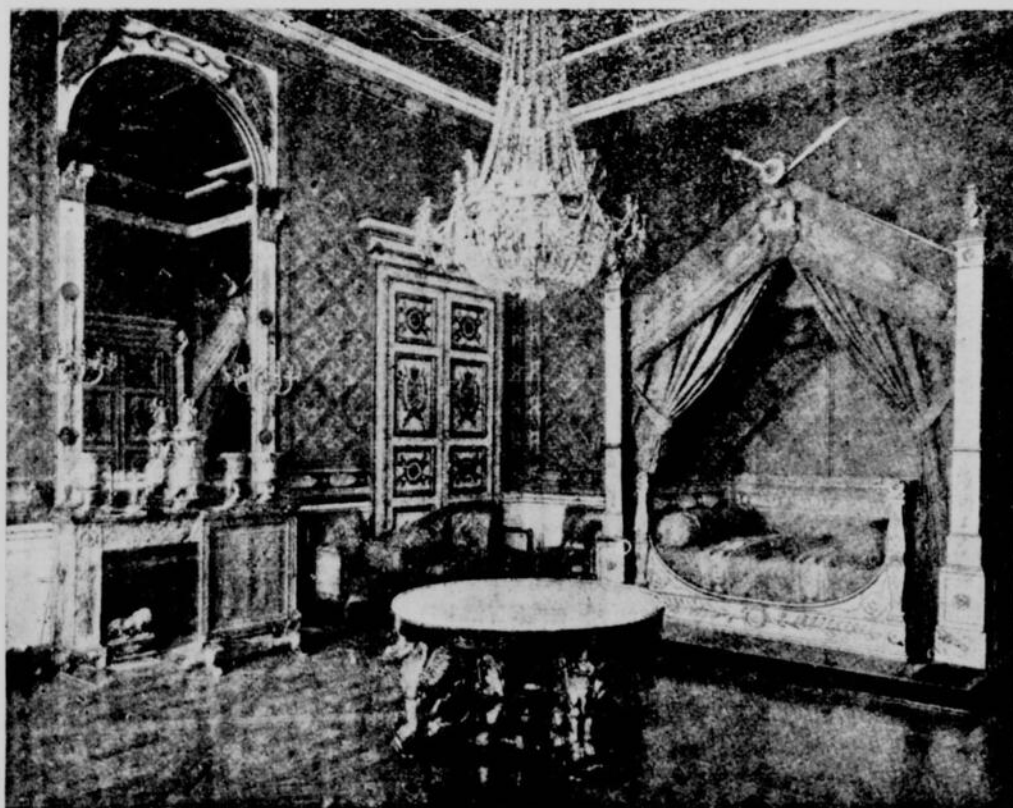
Ah ! comme vous avez raison, ami, de rappeler les beaux jours d'autrefois, faits pour "rendre au cœur le bonheur et la paix, chassant loin de nous ces intérêts infâmes qui ne servent qu'à briser les liens des cœurs et à faire disparaître tous les nobles sentiments !"

Où est, hélas ! l'affectueuse sympathie qui nouait les relations d'outre-siècle ? Où est l'amitié vraie qui faisait régner l'union et la concorde là même où les circonstances auraient pu, quelquefois, provoquer l'inimitié ? Où sont, enfin, les amours pures, les amours saintes, qui portaient au dévouement, au sacrifice ? Où donc est tout cela ? Et ces causeries intimes, pleines d'une franche gaieté, où pleuvaient les bons mots et les piquantes réparties ?

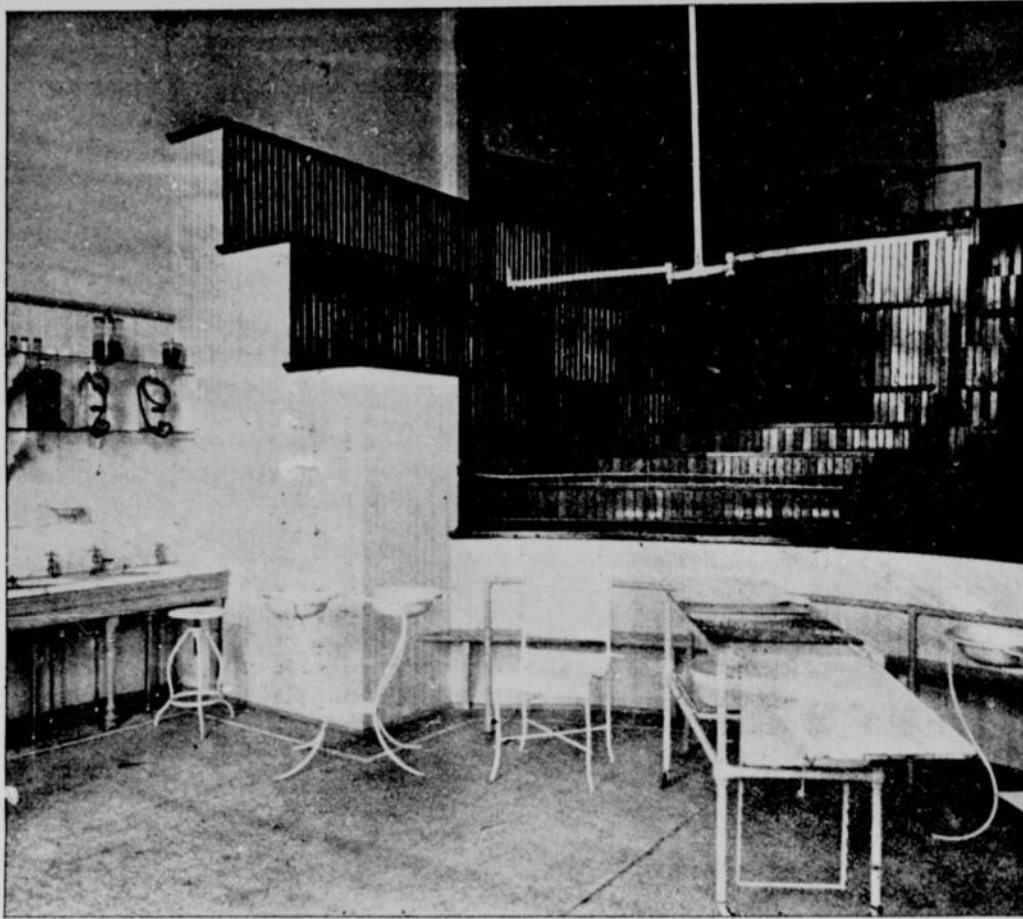
Mais, à quoi bon parler encore de toutes ces choses qui n'existent plus, ou qui, du moins, sont si rares ? N'est-ce pas proclamer la décadence de nos mœurs, autrefois si paisibles et si pures ?

Et puis, ce n'est pas, du reste, avec ma plume inhabile et mon style dépourvu qu'il convient de venir traiter de sujets aussi sérieux : une violette non plus ne saurait causer d'autres choses que de l'aurore, du soleil, des oiseaux et des fleurs. Elle sait encore dire ses impressions, rappeler un souvenir et... c'est tout.

VIOLETTE.



CHATEAU DE COMPIÈGNE.—LA CHAMBRE À COUCHER DE NAPOLEON IER



L'HOPITAL NOTRE-DAME : SALLE D'OPÉRATION.—Photo Laprés & Lavergne

HOPITAL NOTRE-DAME

(Voir gravures)

L'hôpital Notre-Dame est situé sur la rue Notre-Dame, près de la gare du chemin de fer du Pacifique Canadien. Il comprend trois corps de bâtisses, dont le premier, de trois étages, sur la rue Notre-Dame ; le second, de sept étages, sur la rue du Champ-de-Mars, et le troisième, de trois étages, reliant les deux précédents entre eux.

Afin de donner à ses lecteurs une meilleure idée de la grandeur, de l'importance et des besoins de l'institution, le MONDE ILLUSTRÉ publie, cette semaine, en même temps que ces notes, quelques vues, dues à la gracieuseté de MM. Laprés & Lavergne.

FAÇADE.—Une partie de la bâtisse principale, sur la rue Notre-Dame, celle de droite, est réservée à l'administration : bureaux, pharmacie, dortoir, chapelle, chambres pour malades privées, etc. Dans une autre partie, celle de gauche, on a réussi, pour la plus grande commodité des patients du dehors, à concentrer tous les dispensaires : en sus, on y a ouvert une salle pour les maladies des femmes et deux pour les maladies des yeux.

C'est dans cette bâtisse que se trouvent le salon du gouverneur, le bureau du Dr Derome, interne en chef, celui de ses assistants, les Drs Lagacé, Lamarche et Godreau, le parloir de Sœur Perrin, la supérieure, la salle de communauté des Sœurs Grises, etc. La pharmacie est sous la direction de Sœur Saint-Denis. Mlle Mingeau est chargée des registres.

SALLE DE CHIRURGIE.—La salle de chirurgie est située dans la bâtisse centrale. Elle a été restaurée récemment et pourvue de lits améliorés, faits expressément pour une salle de chirurgie. C'est là que sont placés tous les opérés non payants (hommes). C'est un des départements les plus considérables de l'hôpital, qui, grâce à sa localisation près du port et des centres manufacturiers, est abondamment fourni par ses ambulances de cas de chirurgie d'urgence. Les Sœurs Lévesque et Sainte-Olivine sont chargées de la surveillance de cette salle.

AMBULANCES.—Tout le monde a vu passer, dans les rues de Montréal, ces voitures à la croix rouge, cou-

rant à bride abattue vers un malheureux qui se meurt. Il n'y en a pas un qui ne se soit senti le cœur serré en entendant les coups précipités de la cloche d'alarme. Les ambulances ont déjà rendu de signalés services en transportant rapidement à l'hôpital des blessés qui ont pu ainsi être sauvés d'une mort certaine. Elles vont au feu quand le tocsin sonne trois fois. M. David est chargé de conduire l'ambulance.



L'HOPITAL NOTRE-DAME : NOUVELLE SALLE DE CLINIQUE.—Photo Laprés & Lavergne

SALLE D'OPÉRATION.—La salle d'opération, comme la salle de clinique, est située sur la rue du Champ-de-Mars. Elle a été tout récemment complètement restaurée, afin d'y permettre une antiseptie parfaite. Le plancher est en ciment, les tablettes, les boîtes, la table d'opération sont en verre, les tuyaux pour l'eau chaude et la froide sont nickelés. Il y a un stérilisateur pour filtrer et stériliser l'eau. A côté se trouve la chambre d'anesthésie, où l'on endort les malades avant de les apporter sur la table d'opération. Plus loin est la chambre des instruments, où l'on prépare aussi les pansements. On y a installé récemment un autoclave que l'on a fait venir à grands frais d'Allemagne, et qui stérilise toutes les pièces à panser à 212° Fahrenheit.

Les opérations y sont pratiquées par les Drs Lesseau et Mercier, aidés des médecins internes. La préparation des pansements et le soin des instruments sont confiés aux Sœurs Saint-Armand, Saint-François de Sales et Lessard.

SALLE DE CLINIQUE.—Cette salle a été inaugurée le 6 octobre dernier, par l'ouverture des cours de la Faculté de Médecine. Elle peut contenir deux cents cinquante élèves, et l'acoustique y est très bon. C'est dans cet amphithéâtre que le Dr Rottot donne ses cliniques aux élèves ; il est aussi chargé du service des salles de médecine. L'Université-Laval lui a nommé, comme assistants, cette année, les Drs Hébert et Benoit. Le service, durant l'été, est fait par les Drs Marsolais et Gauthier.

Il y a, sous l'amphithéâtre, un petit laboratoire pour les examens bactériologiques des humeurs.

CORPORATION DE L'HOPITAL.—Toute personne qui donne, par année, cinq dollars à l'hôpital, assiste à l'assemblée annuelle et a droit de vote pour l'élection de douze gouverneurs, appelés *gouverneurs-élus*. Toute personne qui fait don d'au moins cent dollars, et continue chaque année de donner dix dollars, est *gouverneur à vie*.

Les gouverneurs à vie et les douze gouverneurs élus constituent le Bureau des gouverneurs, qui s'occupe des affaires générales de la corporation et s'assemble une fois par année.

L'administration médicale est confiée exclusivement à un certain nombre de médecins qui composent le Bureau médical et s'assemblent une fois par mois, ou plus souvent si c'est nécessaire.

Le Bureau des gouverneurs et le Bureau Médical nomment, chaque année, six de leurs membres qui constituent le Bureau d'administration, s'assemblent une fois par mois et gèrent les affaires financières. Ce Bureau est présidé par le représentant du Séminaire de Saint-Sulpice, qui est le curé de Notre-Dame ; c'est un usage observé depuis la fondation de l'Hôpital.

Les Dames patronesses, présidées par Mme Thibaudau, apportent une contribution annuelle de deux dollars, et s'occupent activement de l'organisation des fêtes de charité et de l'économie domestique de l'institution, (linge, cuisine, etc).

L'hôpital Notre Dame, fondé en 1880, n'a fait que prospérer, grâce à une administration financière de premier ordre.

Les fondateurs ont été : M. le curé Rousselot et le Dr E.-P. Lachapelle, aidés de MM. C.-P. Hébert, E.-A. Généreux, et des Drs Rottot, Brosseau, Laramée, Dagenais, Faucher, Lamarche et Desrosiers.

Les officiers actuels sont : Président, C.-P. Hébert ; surintendant, Dr E.-P. Lachapelle ; trésorier, Ed.-J. Barbeau ; aviseur légal, hon. C.-A. Geoffrion ; secrétaire, Dr E.-P. Benoit.

DANS LES ILES

(Suite et fin)

II

Les voyageurs se copient parfois en se succédant et reproduisent de cette manière des erreurs qui ont lieu de surprendre chez des témoins oculaires. Par exemple, Charles Lebeau note, en 1729, que " la ville tire son origine de trois canaux, dont l'un est plus large que la Seine dans son entrée à Paris ; ces trois canaux sont formés par deux îles de seize cents arpents de long chacune et remplies de beaux arbres." Ceci n'est qu'une répétition du texte de La Potherie, mais ce dernier avait copié Lescarbot quand il a dit " seize cents arpents " et Lescarbot avait mal compris Champlain lorsque celui-ci parle, en 1603, de trois îles qui peuvent avoir environ " cinq ou six cents pas de long." Lescarbot, reprenant ce texte, met, en chiffres (ce qui est peut-être la faute du typographe) " de 15 à 1600 pas " ; La Potherie arrive avec " quinze à seize cents arpents de long." Lebeau sanctionne ce mesurage, lui qui demeurait à Québec et pouvait se renseigner à bonne source. Ainsi, cinq cents pas sont devenus quinze cents arpents, soit dix-neuf lieues de long—quand la plus longue de ces îles mesure six mille pieds ou deux mille quatre cents pas. Remarque que les deux îles dont parle Champlain sont de moitié plus petites que celle-là.

Le dictionnaire de Trévoux est assez inexact à son tour : " Grande rivière de la Nouvelle-France, en Amérique, *Trifluvius*. Elle se forme par le concours de trois rivières qui ont leurs sources vers les confins de l'Estotilande, et qui se déchargent dans le Saint-Laurent, entre Québec et Montréal." Et ailleurs : " L'Estotilande est un grand pays de l'Amérique Septentrionale, qui est encore appelé la terre de Labrador, ou de Cortéreal, ou la Nouvelle-Bretagne."

Ces trois rivières imaginaires, sortant de la région du nord, pour se combiner en un seul cours d'eau qui tombe dans le Saint-Laurent, altèrent l'ordre des choses établies par la nature puisque, en réalité, ce sont trente ou quarante belles rivières qui aboutissent au fleuve par une seule voie. Le Saint-Maurice ressemble à un arbre sans racines, dessiné couché sur le sol ; le pied ou bas du tronc baigne dans le Saint-Laurent ; les branches, allongées à droite et à gauche, représentent les nombreux tributaires qui lui viennent de toutes parts, après avoir arrosé un territoire de cent lieues de long sur autant de largeur, qui n'est ni le Labrador ni la terre de Cortéreal, ni la Nouvelle-Bretagne, mais peut-être bien l'Estotilande—ce qui réglerait la question de savoir où était située la mystérieuse contrée de ce nom que nous ne pouvons plus

retrouver. Je pense que le territoire du Saint-Maurice, et non point ceux du Saguenay ni de l'Ottawa, correspond le mieux à ce que les premiers géographes nommaient *Estotilande*, un nom étrange qu'ils n'expliquent en aucune manière.

Revenons aux îles, notre principal objet dans cet article :

L'île de la Trinité se nomme aussi Saint-Quentin, du nom de Quentin Moral, établi aux Trois-Rivières en 1650. Bouchette la nomme île du Milieu. Elle a été connue sous le nom de Commune aux Cochons, et aussi d'île Maillet, son avant-dernier propriétaire. Le nom de Trinité lui vient probablement de sa position dans l'embouchure des trois rivières. D'une pointe à l'autre, elle mesurait 3,200 pieds en 1869, mais l'extrémité qui regarde le fleuve est à présent quelque peu raccourcie. Elle appartient aux héritiers de John Macpherson, de George Baptist et Samuel Hart, fils d'Ézéchiél.

L'île de la Poterie portait le nom d'île aux Cochons lorsque M. Jacques Le Neuf de la Poterie (qu'il ne faut pas confondre avec Bacqueville de la Potherie), en obtint la concession, l'année 1649. En 1668, dans un acte du notaire Ameau, elle figure comme " située au nord-est de l'île de la Trinité " ; elle s'est appelée successivement Bellerive à cause de Crevier dit Bellerive habitant du cap de la Madeleine, Caldwell, d'après Henry Caldwell receveur général de la province, et Baptist, du nom de Georges Baptist, marchand de bois du Saint-Maurice dont la famille la possède encore. Bouchette la désigne, conjointement avec une île voisine, comme " les îles de l'Abri " parcequ'elles offrent aux navires un refuge efficace contre les vents de l'est et port d'hivernage commode. Son étendue, d'une pointe à l'autre, est de 3,000 pieds.

Ces deux îles (Trinité et Poterie) divisent le Saint-Maurice en trois canaux.

La troisième, appelée Caron ou l'Abri, mesure 1300 pieds de longueur. C'est une propriété du gouvernement fédéral.

L'île Saint-Christophe, sur laquelle reposent les culées des deux ponts publics, a 6,200 pieds d'étendue ou environ 80 arpents de superficie. En 1654, Christophe Crevier sieur de la Mélé, Jacques Bertaud, Jacques Brisset, Jean Pacault, Pierre Dandonneau dit Lajeunesse et Michel Lemay en obtinrent la concession, puis, dans l'intervalle des cinq années qui suivirent Christophe Crevier acheta les parts de ses co-propriétaires. L'île appartient à présent moitié aux autorités fédérales, moitié à Joseph-Nérée Lambert.

La cinquième a été accordée à Pierre Boucher en 1655. Elle porte les noms de Boucher, Saint-Joseph, Lacroix. Sa longueur est de 2,500 pieds. Le propriétaire est Eusèbe Doucet.

La sixième est l'île Ogden qui mesure 1000 pieds de long.

Si vous aviez à vous entretenir des cinq bouches qui composent le delta du Nil peut-être auriez-vous moins de choses à dire qu'en parlant des trois canaux du Saint-Maurice.

Benjamin Sulte

SOUVENIRS MILITAIRES

A mon très cher Emile-Angel.

Par ces temps sombres, où tout est triste autour de nous ; en ce mois si bien nommé : *des âmes*, qui ne se prend à évoquer des souvenirs lointains ?

Le souvenir n'a-t-il pas, lui-même et par lui-même, un sentiment de souffrance jusque dans le souvenir de la joie, du bonheur ? Ces remembrances même du bonheur passé, tous le savent : c'est une peine !—Où est le bonheur ?... Quand reviendra cette joie, d'être auprès d'un être aimé, de pouvoir une fois encore épancher son cœur dans cet autre cœur le comprenant ?

Ces pensées m'assaillent, en ces premiers jours de novembre.

Le 3 novembre, la mort frappait mon père, le plus aimé, le plus chéri, le plus respecté des pères ! Un an après, je m'engageais au régiment des Zouaves Pontificaux ; deux ans après, jour pour jour, le 3 novembre 1867—j'avais près de dix-huit ans alors—la mort fauchait mes compagnons d'armes sur le champ de bataille de Mentana, les canons tonnaient depuis midi jusqu'au soir, les balles sifflaient leur air de mort de partout !... C'était une tuerie !

Et pourquoi cette guerre infâme ?

Le roi Galant-Homme, n'osant attaquer ouvertement le plus doux, le plus inoffensif des Pontifes, le plus saint, le plus auguste des rois, avait dit au Condottier Garibaldi, l'illustre Ganache se prenant au sérieux :

—Allez ! si vous êtes vainqueur, c'est l'Italie-unie ! Si vous êtes vaincu... vous recommencerez plus tard.

Le méchant à la haine vivace ; et, si de Maistre a eu raison de dire que qui mange du Pape en creve, on peut dire tout aussi bien : Qui hait le Pape, le hait à en crever !

Ils étaient vingt mille chemises rouges. Mettez que nous étions deux mille combattants en état de faire face à l'ennemi. En trente combats, nous les battions ; cela ne pouvait durer, il fallait en finir, pour eux et pour nous.

Ce fut la raison du combat de Mentana.

En cette journée mémorable où fut versé le premier sang canadien, la Papauté fut sauvée ! L'armée pontificale comptait quinze à dix-huit cents hommes, Garibaldi en avait dix mille. Deux mille Français—car la France veillait !—étaient arrivés le 2 novembre : ils essayèrent les chassepots au moment où la victoire était décidée en notre faveur. Ce fut la déroute des chemises rouges !

Et le peuple de Rome en délire, et notre Roi-Pontife avec toute sa cour, vinrent au-devant de nos troupes ; c'était une ivresse, c'était la marche la plus triomphale que j'aie jamais vue ! On ne priait pas pour les morts : on les implorait ; c'étaient nos martyrs.

Le Pouvoir Temporel paraît enseveli dans les plis glorieux de notre drapeau, ce drapeau qui, *jamais*, ne fut pris !...

Le Pouvoir Temporel !... Enseveli ?...

Mais n'est-ce pas vers Rome, la Rome du Pape, que se tournent tous les regards ? N'est-ce pas de Rome, de la Rome du Pape, que vient la lumière des peuples, des peuples même non catholiques ?

Expliquez cela, si vous le pouvez !

Le Pape, c'est le Pape ! Et il sait que ses zouaves sont à lui aujourd'hui comme alors ! Dans nos rangs, dans les rangs des combattants du 20 septembre 1870, il n'y a pas d'ex-zouaves, sachez-le ! Il n'y a que des zouaves tout court, croyez-en le zouave qui signe,

Jimm Picard

CLEF DES SONGES

Canne.—Si vous en trouvez une avec pomme d'or et brillants, mettez-la au clou. Si c'en est une bien grasse, encore jeune, mettez-la aux navets.

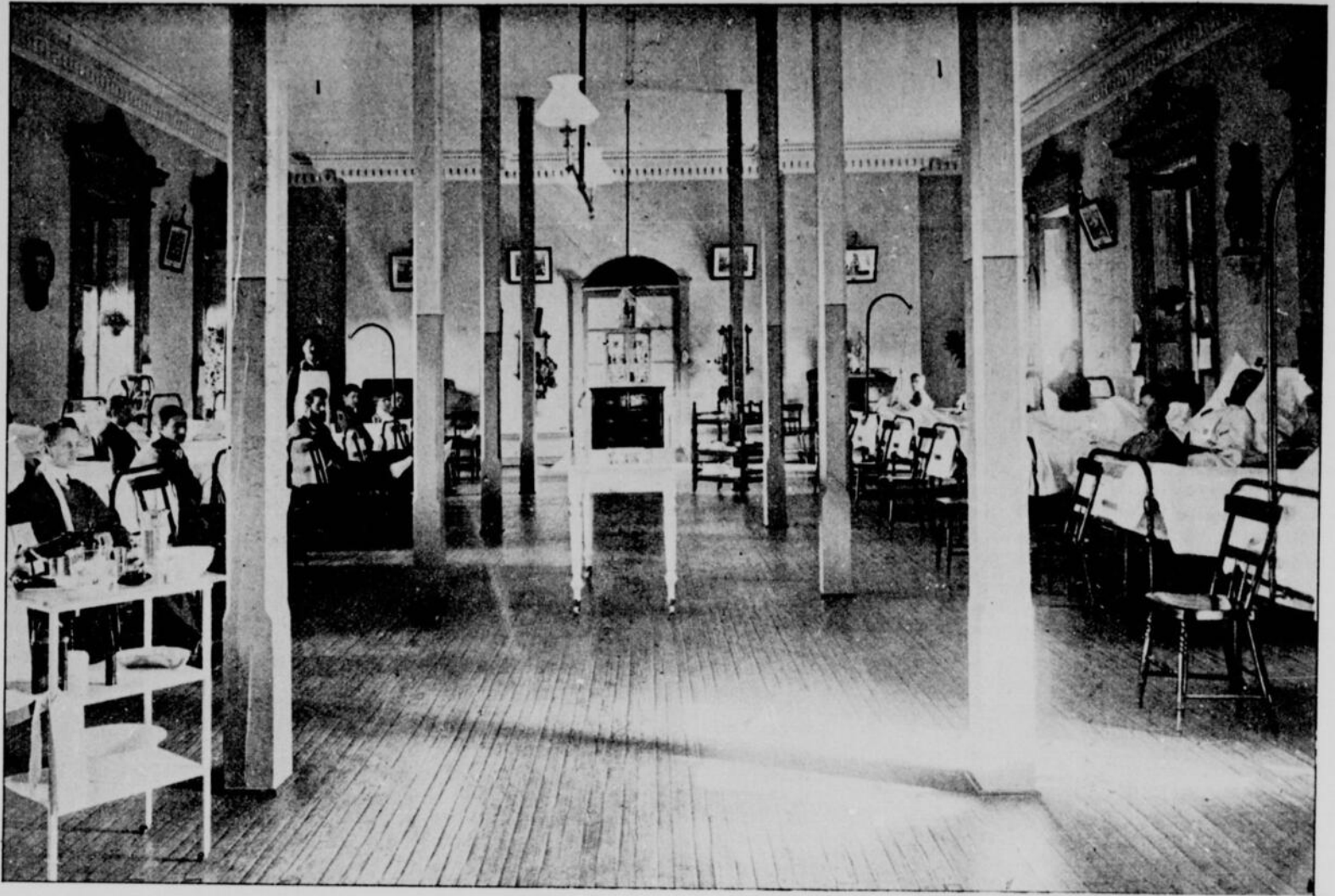
Champignon.—Mauvais rêve ! Celui qui pousse au frais ; poison ! Sur le nez ; triste ornement ! En bois ; pendaison !

Chandelle.—(Allumée) ; grand travail de nuit !

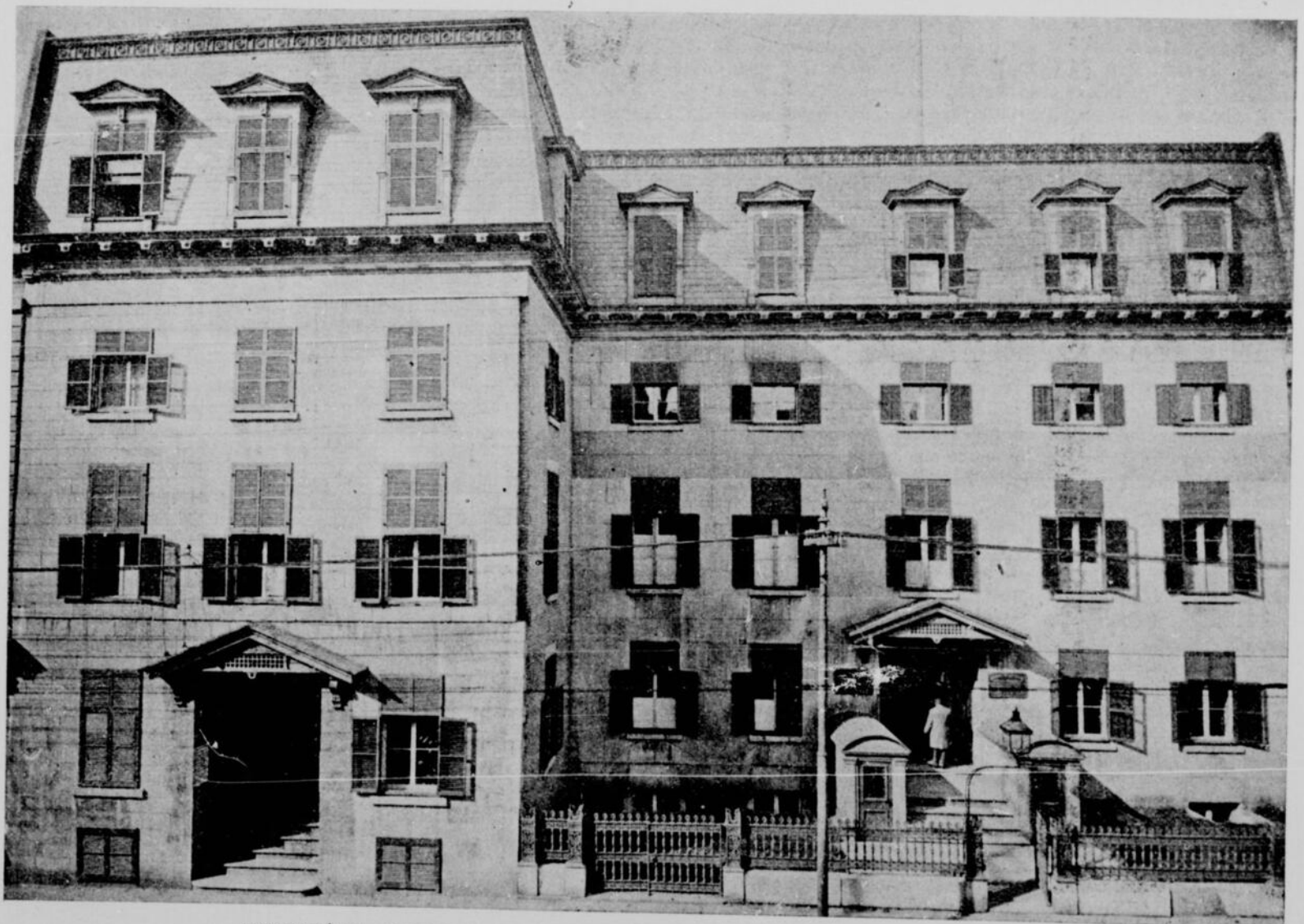
Chats.—Rêver de chats ; maladie tenace ! (*Qu'on en mange* ;) cheveux dans l'existence.

Chirurgien.—Séparation douloureuse !... Vous donnez trop légèrement votre parole ; on finira par vous la couper.

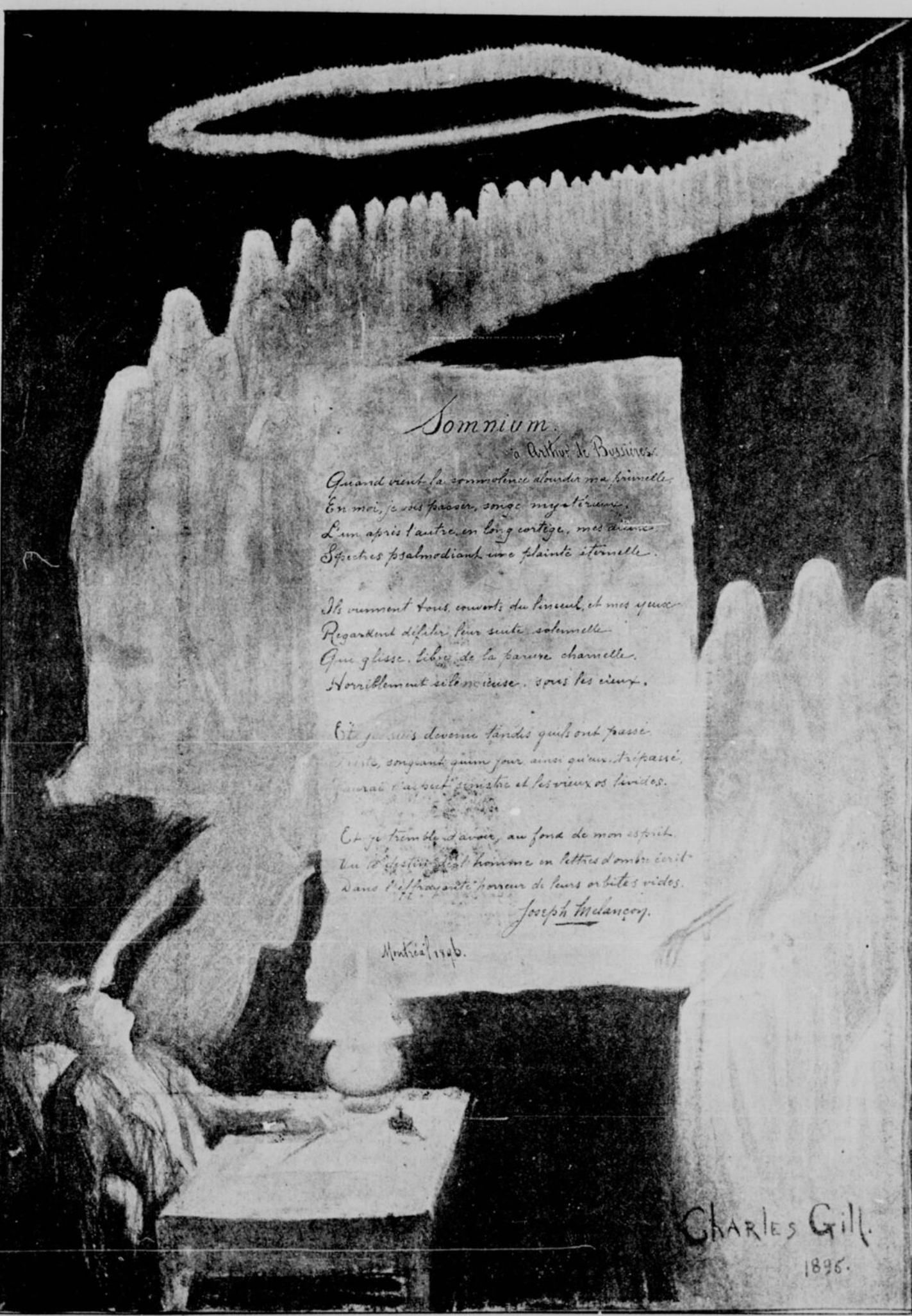
Corde.—Trouver une corde signifie : Marié ou pendu !... En confectionner une solide, indique une santé robuste.



MONTREAL.—L'HOPITAL NOTRE-DAME : SALLE DE CHIRURGIE. —Photo Laprés & Lavergne



MONTREAL.—L'HOPITAL NOTRE-DAME : VUE DE LA FACADE.—Photo Laprés & Lavergne



Somnium

à Arthur de Bussines.

Quand vient la commode à bondir ma première,
En moi, je me passer, songe mystérieux,
L'un après l'autre, en long cortège, mes divines
Spectres psalmodiant une plainte éternelle.

Ils viennent tous, couverts du linceul, et mes yeux
Regardent défiler leur suite solennelle
Qui glisse, libre, de la parure charnelle,
Horriblement solennelle, sous les yeux.

C'est je suis devenu tandis qu'ils ont passé
Triste, songant qu'un jour ainsi qu'un trépassé,
J'aurai d'un seul coup, et les vieux os livides.

C'est je tremble d'avoir, au fond de mon esprit,
Un être d'acier, d'homme en lettres d'ombre écrit
Dans l'effrayante pource de leurs orbites vides.

Joseph Melançon.

Montreal 1896.

CHARLES GILL.

1896.

NÉCROLOGIE

Nous avons, aujourd'hui, le triste devoir d'annoncer la mort d'un homme que tous les joueurs d'échecs de Montréal, sans distinction de nationalité, ont estimé et respecté, nous voulons parler du sympathique Dr W.-H.-K. Pollock, qui vient de mourir au milieu de sa famille, en Angleterre.

Lors de son départ pour l'Europe, M. Pollock était souffrant, mais ses nombreux amis espéraient que l'air du pays natal le ramènerait à la santé. Hélas ! la Providence en a jugé autrement, et l'impitoyable mort l'a enlevé à l'affection des siens, dans toute la force de l'âge, à trente-sept ans.



LE DR W.-H.-K. POLLOCK

C'est au tournoi d'Hastings, croyons-nous, que M. Pollock a contracté le premier germe de la maladie qui vient de le moissonner. Après la conclusion de cette lutte entre les maîtres les plus renommés, il s'est trouvé malade, ainsi que plusieurs autres, par suite d'un travail intellectuel trop prolongé.

Depuis 1885, le jeune maître a pris part à un grand nombre de tournois, et toujours il a maintenu sa réputation de joueur émérite. De plus, "The doctor," comme le nommaient ses intimes, a rempli de nombreux engagements dans les principales villes d'Angleterre, des États-Unis et du Canada. Il était membre de plus de vingt cercles d'échecs, dans les divers pays, et rédacteur de la colonne d'échecs du *Baltimore News* et de l'*Albany Journal*.

LE MONDE ILLUSTRÉ se joint à la colonie échiquéenne de Montréal pour offrir à la famille éplorée ses plus sincères condoléances.

UN JEUNE COMTE ET UN BERGER

C'est une histoire vraie et non un conte que je veux vous dire aujourd'hui. Il y a bien 70 ans, un équipage s'avancait rapidement sur la route d'Anagni à Carpineto. Il s'y trouvait un jeune homme, encore presque un enfant, pâle, fatigué, comme relevant de maladie, avec son gouverneur. Tout-à-coup leurs yeux se fixèrent sur un pauvre berger déguenillé, pleurant amèrement. Le jeune homme, touché de cette douleur et de tant de misère, pria son compagnon d'arrêter les chevaux et sauta lestement hors de la voiture. Il fut bientôt près du berger, dont les pieds nus étaient enflés et ensanglantés, et lui demanda avec bonté ce qui lui était arrivé. Le pauvre blessé raconta en pleurant que la voiture d'un laitier l'avait renversé et que le conducteur s'était enfui sans s'inquiéter de lui.

—Je ne puis aller plus loin, ajouta-t-il, il me faudra mourir ici !

Le jeune homme, tirant son mouchoir de poche, va le tremper dans l'eau claire du ruisseau, lave le pied

malade, après avoir rafraîchi les lèvres brûlantes du blessé.

—Mais, où demeures-tu, lui demande-t-il avec bonté ?

—Là haut sur la montagne, répond le berger, en montrant une pauvre chaumière perchée au sommet abrupt d'un mont élevé.

Notre jeune Samaritain réfléchit un instant ; il ne serait pas de force à y transporter son protégé :

—Tu ne peux, lui dit-il, rentrer chez toi, je vais t'emmener à la maison où ton pied sera bien soigné.

Ce disant, il soulève le blessé et l'installe sur les coussins.

—Qu'as-tu fait, Joachim, lui demande le gouverneur quand la voiture fut en marche ?

—Mais, ce que tout chrétien eût fait à ma place, dit Joachim.

—Et que diront tes parents ?

—Ils m'approuveront certainement ; ne doit-on pas venir en aide à ceux qui souffrent et sont dans la misère ?

Le gouverneur sourit à son élève en lui disant :

—Tu as bien fait Joachim, et Dieu te bénira.

En arrivant à la maison, le maître et l'élève transportèrent le blessé dans la chambre, où la mère du jeune homme fut d'abord un peu étonnée de voir cet hôte, sale et déguenillé, qui lui tombait des nues. Mais elle était trop bonne chrétienne pour le repousser et, quand son fils lui demanda :

—Mère, ai-je bien fait ? elle ne put que le presser sur son cœur, tandis que de grosses larmes coulaient de ses yeux.

Le pauvre berger fut soigné et bien traité, tant qu'il fut malade, et on s'occupa ensuite de son avenir. N'était-il pas le protégé de Joachim ?

Quant à ce dernier, qui fut ici le bon Samaritain, si vous voulez savoir son nom, je suis heureuse de vous le dire : c'était le jeune comte Joachim Pécchi de Carpineto, en Italie.

Plus tard, il devint prêtre, puis évêque. Et aujourd'hui il est notre saint et glorieux pape, Léon XIII, que nous prions Dieu de conserver longtemps à notre amour et à celui de l'univers catholique.

G. MARGUS DE RONGS.

LE CLUB NAUTIQUE DE BEDFORD

(Voir gravure)

Tel est le nom du club dont nous donnons aujourd'hui le portrait-groupe. C'est sans contredit, une belle organisation pour la population canadienne-française de Bedford. Le but principal de ce club est de s'amuser, sur une île appartenant à M. le Dr Che-



LE CLUB DE CROQUET DE BEDFORD.—Photo. J. A. Fortin

valier, et qu'il a bien voulu louer au club pour la saison d'été.

De grandes réparations ont été faites l'été dernier, sur cette île, afin d'y établir les jeux de croquet, de palets, etc., etc. Aussi l'on y a réussi à merveille.

Le club compte bon nombre de membres, dont les principaux officiers sont : M. D.-D. Girard, Président ; M. A. Poissant, Vice-président ; M. N. Blanchard, Trésorier ; M. Armand Fortin, Secrétaire.

GRAVURE-DEVINETTE



Où est la cinquième oie ?

Cri du cœur !

Un bon bourgeois et sa "bourgeoise" flânaient l'autre dimanche, incertains où ils porteraient leurs pas :

—Dis, Eugénie, si tu veux, nous irons voir les bêtes au Parc.

—Ah ! non ! J'aime autant rester avec toi.

Le grand Horoscope des dames et demoiselles, de M. Nitouche continue à faire son petit bonhomme de chemin. Il est très en faveur auprès du beau sexe. Tout amoureux fait bien de l'offrir à sa belle. Prix 10c. G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.

LE CADET DE LA VÉRENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

I

YEUX NOIRS ET YEUX BLEUS

Quand M. Jacques-Pierre de Taffanel, marquis de la Jonquière, le gouverneur général du Canada, vint à Montréal pour la première fois, pour une jolie fête il avait réuni dans sa résidence, au bas de la rue Saint-Charles—aujourd'hui Place Jacques-Cartier—tous les personnages les plus marquants de la ville.

C'était en l'automne de 1749.

Quoiqu'il eût été nommé gouverneur de la Nouvelle-France trois ans auparavant, il n'avait pu entrer en fonctions qu'en l'année 1749.

A son départ de France, il emmenait avec lui une certaine quantité de troupes, aide dont le Canada avait besoin. La traversée fut assez heureuse, et l'on s'en félicitait déjà à bord des navires français, lorsqu'en arrivant près de l'Acadie, les bâtiments rencontrèrent une escadre anglaise, commandée par les amiraux Anson et Warren. Après une lutte opiniâtre, la victoire échut à ces derniers.

Le gouverneur et ses gens furent conduits en Angleterre, où leur séjour forcé dura deux ans. Ayant enfin obtenu sa liberté, le marquis se remit encore en route pour la Nouvelle-France que, cette fois, il atteignit sans encombre.

Profitant de la présence de M. de la Jonquière à Ville-Marie, M. le gouverneur de cette place, Charles LeMoyne, troisième seigneur de Longueuil et deuxième baron de ce nom, avait organisé une belle soirée en l'honneur du premier officier de la colonie, soirée à laquelle l'élite de la société montréalaise était conviée.

Que la fête de M. LeMoyne eût un grand succès, cela va sans dire. Il était aimé de la population qu'il gouvernait, et tout ce qu'entreprenait cet homme énergique arrivait toujours bien.

J'ai dû parler de cette gaie réunion, parce que deux personnages s'y trouvaient, qui jouent les principaux rôles dans les pages qui suivent.

M. le baron de Longueuil, chevalier de Saint-Louis, occupait alors la maison formant l'encoignure sud-ouest des rues Saint-Paul et Bonsecours, à quelques pas de la chapelle de ce dernier nom et du quai des barques et canots du roi. Sa demeure formait un grand parallélogramme posé en longueur sur la rue Saint-Paul.

Il habitait donc à l'extrémité Est de Ville-Marie, mais, comme la ville avait un cadre bien plus petit qu'à présent, ceux qui demeuraient en plein Ouest n'avaient pas une si grande distance à parcourir pour arriver à domicile lorsqu'ils se trouvaient à l'autre extrémité.

Quand les invités du gouverneur de Montréal prirent congé de lui, vers les onze heures et demie ou minuit, il leur fallut cheminer à pied, car l'usage de la voiture, pour ceux qui en possédaient, était impossible. Des ténèbres épaisses enveloppaient entièrement Montréal, et il aurait été dangereux d'employer aucune sorte de véhicule par une obscurité semblable : il n'y avait pas alors de lampes ni de fanaux aux coins des rues pour les éclairer. Il était plus prudent d'aller à pied, et les hôtes du baron s'en allaient donc par groupes, précédés de quelques serviteurs portant un falot ou une lanterne, dont la faible lumière trouait péniblement le manteau sombre de la nuit.

MM. Joseph de la Vérendrye et Pierre de Noyelles, unis par la parenté et l'amitié qui naît toujours entre deux personnes vivant en voisinage, partirent ensemble de chez M. LeMoyne.

Baptiste et Jacques, domestiques de leurs familles, les attendaient sur le seuil de la maison ; les deux chevaliers leur laissèrent prendre une avance d'une dizaine de pas les suivirent bras-dessus bras-dessous.

La température était un peu vive, mais leur manteau, ramené autour d'eux, les protégeait contre la froidure d'une nuit de novembre.

M. le chevalier Louis-Joseph de la Vérendrye était le quatrième fils du célèbre voyageur, qui, après douze ans de voyages et de traverses sans nombre, au-delà des grands lacs, à la recherche de la mer de l'Ouest, avait jalonné sa route de postes français, ouvrant de vastes contrées à la religion de son Dieu et de son pays—la belle France.

Joseph avait connu les dangers de semblables voyages aventureux en accompagnant son père dans ses pérégrinations, et s'était fortement trempé, au physique et au moral, dans l'Ouest lointain, au sein des tribus sauvages et farouches et des positions difficiles, dont il s'était toujours tiré avec assez de succès, grâce à Dieu !

Il fut baptisé à Sorel, le 9 novembre 1717 (1). Joseph était d'une stature moyenne, mais il aurait paru plus grand qu'on ne le croyait à première vue, n'eût été la vie des bois, où il lui fallait souvent porter quelque fardeau sur son dos ; suivre courbé une piste humaine ou celle d'un gros gibier quelconque ou encore, plié sur l'aviron qui, employé vigoureusement, fait voler sur l'onde la fragile barque d'écorce de bouleau. Tout cela avait un tant soit peu fait incliner la tête et le corps du jeune homme, comme chez ces personnes que l'on rencontre parfois, marchant, rêveuses, ruminant quelque projet.

L'exercice acquis à la rude existence pratiquée dans ses courses lui donna des muscles d'acier, mais ne lui permit pas de donner à sa figure une apparence grassouillette, sans qu'on eût pu toutefois l'accuser de maigreur.

Sa physionomie, très sympathique attirait tout de suite la confiance. La bonté, la douceur, s'y reflétaient. Ses yeux noirs, parfois à certains éclairs qui leur échappaient, indiquaient qu'il possédait une énergie, une volonté tenaces, irrésistibles. Ses cheveux noirs, selon la mode du temps, étaient réunis sur le cou, par un ruban.

M. Pierre de Noyelles, le deuxième des fils du chevalier Nicolas Joseph de Noyelles, major des troupes, pouvait se proclamer enfant de Montréal, puisqu'il avait vu le jour dans les murs de cette ville, le 3 novembre 1721 (2).

Pierre était plus petit que son ami, mais par contre plus grassouillet. Il se tenait toujours très droit, et marchait invariablement la tête haute ; souvent un sourire moqueur plissait ses lèvres, et son œil bleu semblait narguer. Le caractère vif, emporté subitement, mais se radoucissant bientôt, comme s'il eût eu conscience qu'il s'oubliait trop facilement. Tel, dans un paysage d'automne, une soudaine rafale surgit et d'un coup brusque enlève en tournoyant les feuilles et la poussière qui couvrent le sol, et les répand dans les airs embrouillant l'atmosphère si calme un instant auparavant. Mais le vent cesse tout-à-coup et tout rentre dans la quiétude.

Brave, M. de Noyelles l'était. Bon sang ne peut mentir. Son père avait servi dans les troupes, en France et en Canada. Son frère aîné commandait actuellement au fort Michilimakinac, et lui-même n'attendait que l'occasion de servir le roi.

De la Vérendrye et de Noyelles avaient fait quelques pas ensemble dans la rue Saint-Paul, en descendant vers la rue Saint-Charles, lorsque Pierre, prenant la parole, demanda à son ami :

—Comment t'es-tu amusé, Joseph ? As-tu aimé cette fête ?

—Oui, mon cher, je me suis beaucoup amusé.

—Mais tu n'as pas dansé !

—J'ai eu plus de plaisir à regarder danser que si j'eusse dansé moi-même.

—Dis, Joseph, reprit Pierre d'un ton railleur, n'aurais-tu pas aimé être disciple de Terpsychore, ce soir, et faire le pas de danse avec Mlle Marie-Amable de Montigny, par exemple ?

—Certainement, répondit Joseph en riant, surtout si je possédais la jolie figure de Pierre de Noyelles !...

—Tu n'aurais pas besoin de cela, mon cher, pour avoir l'air d'un danseur gracieux... surtout dans l'opinion de cette gentille personne que je viens de nommer...

—Si je pouvais croire que Mlle de Montigny admirerait autant mon savoir faire dans le menuet, etc., que Mlle de la Périère à ton égard, je te demanderais de diriger mes pas incertains vers cet art si désirable.

—Tu n'as pas besoin de cela pour intéresser Mlle de Montigny. A un certain moment, ce soir, je me trouvais près d'elle, et, par quelques mots venus jusqu'à moi, j'ai compris qu'elle éprouvait un sentiment... comment dirais-je?... sympathique pour toi et tes prouesses de là-bas, dans l'Ouest.

—Te l'avouerai-je, mon cher Pierre, je trouve que Mlle de Montigny était la plus belle de la fête !

—De cela, je n'en doute pas, dit de Noyelles, en riant ; il n'y avait qu'à te regarder lorsque tes yeux étaient tournés vers elle, pour être convaincu de ce fait.

—Mes yeux m'ont-ils trahi autant que cela ? Tu badines !... Ah ! tu te ris de moi, Pierre !...

—Ton admiration n'était pas aussi marquée, je l'avoue, mais, j'ai bien vu, moi, que tu cédais aux charmes de cette jeune personne.

—Oh ! toi, tu es si perspicace !... Mais dis, beau chevalier si clairvoyant, ne trouves-tu pas que ses yeux sont les plus beaux du monde ?

A l'accent de Joseph, il était facile de comprendre qu'il s'exprimait avec sincérité.

Pierre éclata de rire.

(1). Tanguay. *Dict. Généalogique*.
(2). Tanguay. *Dict. Généalogique*.

—Peste ! dit-il, comme tu y vas, mon cher Joseph !... Es-tu pris aussi bien que cela ?...

Puis, sa malice habituelle le saisissant de nouveau, il ajouta :

—Tu trouves ses yeux jolis... mais ils sont bleus !... et tu sais... les yeux couleur d'azur, de pervenche... ou comme tu voudras... cela ne vaudra jamais l'œil noir qui étincelle, qui pétille de malice...

—Comme ceux de cette sémillante fillette, n'est-ce pas ?... Mlle de la Périère !... Et ce fut à son tour de rire, car son ami un peu déconcerté par ce trait inattendu, eut un moment de silence.

A railleur, railleur et demi.

Mais il se remit aussitôt, et revint à la charge.

—Voyons, Joseph, disait-il tu n'oseras pas soutenir que les yeux bleus l'emportent sur les noirs ?

—Pourquoi non ? car, à mon avis les yeux bleus sont préférables aux noirs. Ils empruntent à l'azur des cieux leur couleur tendre, et dans leur regard franc on peut toujours lire la douceur et la bonté, tandis que les yeux noirs sont remplis d'artifice, et dans leur malice ne disent pas ce qu'il faut dire.

—En garde, beau ténébreux, et pare ce coup-ci ?... Tu dis que les yeux bleus reflètent la nuance de la voûte céleste, et qu'ils sont francs ; mais ils ne sont pas toujours si sereins, et souvent il leur arrive de voiler leur franchise derrière un nuage trompeur. D'ailleurs il ne faut pas trop se fier à un ciel serein. Un court espace de temps suffit souvent pour le changer et le mettre entièrement à la tempête. Et alors, gare !... Mais les noirs ! oh ! les noirs !... leur colère n'est qu'un grain de courte durée... si, par hasard leur humeur persistait jusqu'à l'orage, je trouve moi, que mouillés de pleurs, leur regard est plus séduisant ; il est impossible alors de ne pas se rendre et de ne pas prodiguer nos plus douces et consolantes paroles.

—Fi donc !... les yeux noirs sont trop, ou coquets et malicieux, ou méchants et impérieux. C'est comme un bois aux sombres profondeurs ; celui qui s'y risque ne sait jamais comment il en sortira, soit avec heur ou malheur. Mais les yeux bleus, c'est ce coin du ciel, cette note gaie dans la nature qui nous fait trouver plus joli, le chemin que nous parcourons.

—Tous mes compliments, mon cher ami ; la charmante au regard tendre qui a le don de te plaire compte en toi un vaillant défenseur...

—Ce n'est pas que cela, Pierre, dit Joseph avec une pointe de malice. Comprends !... dans mes voyages j'ai tant vu d'yeux noirs que je ne puis les trouver beaux, quoique à vrai dire, presque chaque fois, leur propriétaire était... une sauvagesse... Les seuls beaux yeux noirs que j'aie vus depuis mon retour de l'ouest, sont... le devines-tu ?... ceux de Mlle de la Périère !

—Vilain gouaillieur !... mais, mon pauvre Joseph, voilà que ton cœur va battre plus allègrement, parce que tu as rencontré une jeune fille dont la figure te plaît... et toi qui dois repartir bientôt, avec M. de Varennes, à la découverte de la mer de l'ouest ! Qui sait si tu reviendras de ce lointain et périlleux voyage ?...

—Tu as bien raison, mais, je t'en prie, ne m'attriste pas avec de telles pensées. J'aurai bien le loisir de songer à cela sous peu... D'ailleurs, Pierre, il faut que je parte, et maintenant encore plus qu'hier... Tu connais l'état de notre fortune... A découvrir des pays nouveaux pour le roi, nous n'avons recueilli que des dettes. Eh bien ! malgré cela, mon père n'est pas découragé, et quoique les années lui pèsent un peu plus sur les épaules, il est tout joyeux actuellement, parce que le gouverneur lui confie une autre expédition au Nord-Ouest. Moi, je ne suis ici que pour aider à mon père dans cette entreprise. Il m'a fait venir du fort Saint-Charles, où j'étais, seulement que pour cela.

—Et tu attends beaucoup de cette nouvelle excursion ?

—Oui, cette fois-ci, nous comptons en recevoir plus de profit qu'en nos voyages antérieurs.

En parlant de la sorte, les deux hommes, tournant au coin de la rue Saint-Paul, avaient remonté la rue Saint-Charles et passé devant la résidence de M. de la Jonquière ; un peu plus loin, au haut de la côte, ils se trouvaient en face de l'église et de la maison des Jésuites. Ils tournèrent à gauche et s'en allèrent par la rue Notre-Dame, toujours précédés de Baptiste et de Jacques, leurs domestiques, qui, eux aussi, causaient amicalement.

On avait passé, du même pas régulier, à gauche, les rues Saint-Vincent, Saint-Gabriel et Saint-Jean-Baptiste, et à droite les rues Saint-Gabriel et Saint-Lambert. La rue Saint-Gabriel était la seule dans cette partie de Montréal, qui coupait la rue Notre-Dame en deux.

A quelques pas au-delà de la rue Saint-Lambert, un cri d'horreur, échappé à Baptiste et à Jacques, arrêta tout à coup la conversation de MM. de la Vérendrye et de Noyelles.

—Qu'y a-t-il ? demandèrent ensemble les deux amis, hâtant le pas et rejoignant leurs éclaircisseurs.

—M'sieu, répondit Baptiste, en allongeant le bras gauche et indiquant à deux ou trois pas en avant une masse sombre sur le sol, voyez, là ! un crime a été commis, un meurtre !... Nous avons cru voir du sang !

—Approche avec ta lanterne que nous nous en assurions. Peut-être n'est-ce qu'un amant de la bouteille qui git là, inanimé.

—Non, regarde, dit M. de Noyelles à Joseph. Vois, ce sang qui coule de l'un des côtés de ce malheureux !... Et tiens ! le couteau qui a servi au forfait est encore enfoncé dans le corps de cet homme !

A ce moment, on entendit une faible plainte s'échapper des lèvres du blessé.

—Il vit ! s'écria-t-on.

M. de la Vérendrye s'était emparé d'une des lanternes, et, s'approchant de la personne étendue sans mouvement sur le sol, il la reconnut.

—Eh ! je le connais bien, dit-il, surpris. C'est le vieux chef Mandane, le Bison, qui nous a suivis dans une partie de nos explorations. Puisqu'il vit encore, il faut l'enlever d'ici, où il trépasserait bien vite.

—Il y a une auberge à deux mètres d'ici, dit Jacques ; si nous le transportons là ?

—C'est ça, dit Pierre de Noyelles. Toi et Baptiste, allez frapper à cette maison et faites nous ouvrir ! puis, vous reviendrez nous aider à le porter chez cet aubergiste.

Ceci s'exécuta promptement, et la victime trouvée dans la rue fut placée sur un lit dans l'auberge.

Aussitôt une ombre se détacha d'une porte cochère voisine et s'approcha avec précaution de la maison où venait d'entrer le petit groupe. L'ombre vint s'appuyer contre l'un des volets fermés de l'auberge et, à travers les fentes, chercha à voir ce qui se passait à l'intérieur.

II

LE VIEUX CHEF DES MANDANES

Après avoir fait mettre le vieux sauvage sur un lit, M. de la Vérendrye envoya Baptiste quérir au plus vite un médecin, afin de savoir si le blessé était frappé mortellement. La justice serait mise au courant de l'affaire, le matin même, car une nouvelle journée commençait, minuit étant sonné au coucou de la chambre de l'auberge.

On avait porté le Mandane dans une pièce du rez-de-chaussé ; il était impossible de le monter à l'étage supérieur ; l'escalier étant trop étroit, et dans la condition du pauvre peau-rouge, cela ne pouvait être que dangereux.

M. de la Vérendrye avait dit :

—Je vais attendre ici que le médecin arrive, avant de me retirer. Je désire connaître exactement le sort de cet infortuné sauvage... S'il était possible de le ramener à la vie, j'en serais heureux ; je lui dois bien cela, car, un jour il m'a rendu un fier service sur le lac Supérieur, et qui sait ?... peut-être est-ce grâce à lui si je suis de ce monde aujourd'hui.

Emu par le souvenir évoqué, le jeune homme s'approcha de la couche où l'ancien chef des Mandanes reposait presque sans vie, et il le contempla d'un œil attendri.

Puis, se tournant vers les personnes présentes, c'est-à-dire, son ami, Jacques, et l'aubergiste, il leur dit :

—Cet homme a la peau cuivrée, mais son cœur est loyal et sûr comme la lame d'une bonne épée... Il a toujours été l'ami des Français et nous a été d'une grande utilité dans nos voyages. Le cas auquel j'ai fait allusion tout à l'heure est celui-ci : En 1741, quand mon père rentra dans la colonie—nous étions un jour au cap Tonnerre, à l'entrée de la baie de ce nom, à la tête du lac supérieur—nous revenions du poste Kaministiquia. C'était dans l'après-midi, deux ou trois heures avant le coucher du soleil. Mon père, mon frère, et tout le reste de notre monde, étaient allés, dans nos deux grands canots, tendre des lignes pour la nuit, dans la baie. Je restai au campement avec le Bison. Tout à coup, il me prit envie de faire un brin de pêche, à une dizaine de mètres du rivage, en face de notre halte. Je pris la petite embarcation qui restait inactive sur la grève et la poussai à l'eau, en m'y installant.

Quand je me trouvai à distance convenable, ce qui se fit sans que j'eusse à me servir de pagaie, tant ma poussée, en embarquant, avait été bien donnée, je me livrai au plaisir de la pêche ; le poisson mordait bien, et je fus bientôt absorbé dans cet amusement.

Le Bison ne s'occupa pas de moi, ayant autre chose à faire. C'est tout au plus, je crois, s'il m'accorda quelques regards lorsque j'embarquai dans le canot. Dans mon attention à ma pêche, je n'avais pas remarqué que mon léger esquif s'éloignait insensiblement du rivage et que le courant l'entraînait au large, mais aussi, cela ne devait pas me préoccuper, puisque je savais qu'il y avait au fond du canot un aviron. Quand enfin je m'aperçus que je dérivais, j'étais à une bonne distance du cap et je ne distinguais qu'à peine l'endroit de notre atterrissage

EN DETRESSE !

TROISIÈME PARTIE

LES HUMBLÉS

Il prit le chemin qu'il avait suivi le matin et qui le faisait passer devant Vilvaudran.

Les fenêtres de l'appartement de Clotilde et de la chambre de Bérengère étaient éclairées.

Il s'arrêta longtemps sur la lisière du bois à les regarder, ces fenêtres, espérant qu'il verrait, derrière, la silhouette de la jeune fille...

La soirée était douce, comme avait été la journée.

Le vent était tombé. La lune brillait. Des étoiles innombrables scintillaient dans le ciel très pur. Un calme profond régnait dans la campagne. Pas un seul bruit n'arrivait jusque-là...

— Je voudrais la revoir une fois avant de mourir... murmura Jourdan.

Mais derrière les fenêtres rien n'apparaissait.

Cependant elle n'avait pas quitté le château.

Cela était certain.

Et tout à coup, pendant qu'il est là, sous les arbres, à guetter l'image fugitive de la jeune fille, il entend un léger pas derrière lui ; il se retourne ; et dans l'obscurité du bois il aperçoit une femme qui vient de son côté, qui se rapproche lentement, qui marche rêveuse et qui passe devant lui, très près, sans l'apercevoir...

— C'est elle, c'est Bérengère !

Et elle est seule.

Lui parlera-t-il ? Non, il n'oserait jamais !

En cette heure suprême de sa vie, il sent que, s'il lui parle, il ne se contendra pas, son cœur débordera et il en laissera voir toutes les tendresses.

A quoi bon ?

Il ne veut pas l'offenser, cette jeune fille, par des paroles d'amour. Puisqu'elle ne l'aime pas, elle ne l'écouterait pas, certes. Elle lui imposerait silence. Il amènerait peut-être une rougeur sur ce front candide, une larme dans ces beaux yeux si tristes...

Dans le cœur de l'enfant il laisserait une incertitude à son égard, une crainte, un mauvais souvenir.

Il l'effrayerait, en un mot.

Non, non...

Toutes ces pensées se heurtaient en son cerveau.

Et Bérengère passait devant lui.

Et elle allait disparaître.

Et jamais plus il ne la reverrait !...

Un sanglot serra sa gorge, son cœur se contracta si douloureusement qu'il crut qu'il allait mourir.

Et tout à coup, sans plus réfléchir à ce qu'il fait, pris d'un accès de folie, le voilà qui s'élance vers la jeune fille, la rejoint, tombe à ses pieds à genoux.

Il ne lui dit rien, si ce n'est ce mot étouffé, qui a peine à sortir de sa bouche :

— Bérengère ! Oh ! Bérengère ! Pour jamais !

Il a pris la main de la jeune fille, il a appuyé dessus ses lèvres que brûle la fièvre.

Et aussitôt, se relevant, il se rejette dans le bois, courant de toutes ses forces et il semble ainsi, sous les ténèbres des arbres, s'engloutir dans la nuit.

Bérengère ne comprend pas, tout d'abord, ce qui s'est passé. Epouvantée, en sentant soudain sa main prise dans la main de cet homme, à la chaleur dévorante de son baiser, elle n'a pas reconnu Pierre.

Et elle a failli s'évanouir.

Mais l'homme est parti...

N'a-t-elle pas entendu cette voix tremblante, presque mourante d'émotion, qui lui disait :

— Bérengère ! à jamais ! !

Et quel homme prononçait aussi doucement ce nom de Bérengère ?

Qui, si ce n'est Pierre ?

C'était lui, son cœur le lui criait bien fort.

Et elle se sentait infiniment troublée, tout en regagnant à pas lents le château.

— Qu'avait-il voulu dire ?

Pourquoi cet élan de tendresse folle, en cette nuit, et cette fuite précipitée ?

Pourquoi ce mot, surtout ?

— A jamais !

Ne le reverrait-elle donc plus ?

Quand elle rentra à Vilvaudran, Clotilde remarqua combien elle paraissait émue.

— Qu'as-tu donc, enfant.

— Rien.

— Tu me caches quelque chose ?

— Non.

Dans la soirée, Clotilde insista de nouveau en la voyant songeuse.

Alors Bérengère lui raconta ce qui s'était passé.

Clotilde l'écoutait, la tête basse.

Elle pressentait, dans cette action si étrange du jeune homme, quelque résolution funeste.

— Laquelle ?

Il leur avait dit d'espérer, qu'il sauverait peut-être la famille d'Hautefort... alors qu'un miracle pouvait seul amener ce salut !

Est-ce qu'il n'allait pas se dévouer peut-être ?

Comment ?

Clotilde avait voué à Jourdan une affection profonde.

Il était maintenant pour elle presque un fils.

Elle ne voulait pas qu'il lui arrivât malheur.

VIII

Jourdan, quand il fut hors de la vue de Bérengère, s'arrêta. Son émotion était si grande qu'il se sentait près de se trouver mal.

— Mon Dieu ! disait-il, qu'ai-je fait ?... Ne m'a-t-elle pas reconnu ? Que va-t-elle croire ?... Elle va me mépriser ?...

Il se laissa tomber sur les broussailles du bois.

Il se trouvait non loin de cette clairière qu'il avait traversée la nuit du meurtre, tout près du carrefour de la Croix-Saint-Jacques.

Il soupira profondément.

Il traversait une crise suprême.

Il voulait mourir !...

Certes, il était brave et ne craignait pas la mort.

Mais il avait vingt-cinq ans ; il était intelligent et robuste. La vie pour tout autre eût été charmante, pleine d'attraits... Lui, en était fatigué... Et pourtant, malgré cette lassitude, il ne pouvait penser à la mort, qu'il voulait prochaine, sans un frémissement...

Oui, il voulait mourir.

Était-ce parce que Bérengère ne l'aimait pas ?

Non.

Il était heureux d'aimer... Heureux du mystère de son amour. Heureux de savoir que Bérengère connaissait cet amour.

Mais il avait compris depuis longtemps la détresse de cette famille.

Il voulait, à tout prix, sauver Bérengère.

Et il ne le pouvait qu'en se sacrifiant.

Alors il avait eu la généreuse pensée, presque folle à force de dévouement, de réclamer pour lui la responsabilité du meurtre de Lafistole.

Déjà il avait voulu le faire.

Clotilde, malgré lui, l'en avait empêché.

Mais Clotilde, cette fois, ignorait son projet.

Quand elle serait avertie, il serait trop tard. Le sacrifice serait consommé. Il l'obligerait bien à accepter son dévouement.

Voilà ce qu'il pensait.

Il se releva, partit lentement dans la direction du village. Il s'arrêtait souvent, sur la route, et longuement rêvait.

La nuit était très sombre en ce moment et il lui semblait, au pauvre garçon, en son cerveau surexcité que c'était déjà le néant de la mort qui l'environnait, l'attirait, le prenait.

— Mourir pour elle ! murmurait-il...

Il l'avait dit un jour à Clotilde : ç'eût été une suprême joie, un infini bonheur !...

Sur la lisière du parc, il s'arrêta encore.

A quelque cent mètres apparaissaient des lumières.

C'était le petit village de Vilvaudran.

Bien que la nuit fût obscure, le clocher s'apercevait vaguement.

Une grande paix régnait là.

Aucun bruit, ni aboiement de chien, ni un cri. Le village dormait profondément.

Et cela contrastait avec la tempête de son cœur.

Il passa devant la maison qu'il habitait au bout du village.

Il n'entra pas.

Il n'osait.

Une fois entré là, il n'en sortirait plus.

Il lui venait l'envie de parcourir cette campagne qu'il connaissait si bien, où il avait passé sa jeunesse, où il avait couru, enfant, vagabondé avec des gamins.

Et il se promena ainsi par les champs pendant une bonne partie de la nuit.

Enfin, le voici revenu à Vilvaudran.

Il entre chez lui, referme la porte à clef, ce qu'il ne fait jamais.

C'est une maison basse, n'ayant qu'un rez-de-chaussée composé de trois petites chambres ; deux des chambres donnent sur la rue ; la troisième, sur le jardin, clos d'une haie, derrière lequel s'étendent les prairies qui descendent en pente douce jusqu'au Loiret.

C'est là qu'est son lit.

L'intérieur est pauvre, mais très propre.

Il allume une bougie qui éclaire quelques meubles très simples : une armoire, une commode, des rayons de bois blanc où sont rangés des livres, des chaises de paille, un lit de fer, sur les murs blanchis à la chaux, des dessins en grand nombre, faits par Jourdan, des études, des aquarelles.

Il y a bien longtemps qu'il habite là.

Que de fois il y a rêvé à Bérengère !

Il s'assied devant une grande table encombrée de cartons, et pour la dernière fois il évoque l'image de la jeune fille.

Il n'aura jamais vécu que pour elle.

Et c'est pour elle qu'il va mourir.

Mais que va-t-il faire pour que sa mort soit utile ?

Il veut qu'après lui tous ceux qu'il aime soient heureux.

Il veut qu'aucune accusation, désormais, ne puisse les atteindre.

Il veut que ces mauvais jours s'effacent de leur vie et que Valentin lui-même soit heureux . . .

Contre Valentin, aucune pensée de haine !

Son âme est trop haut placée pour haïr.

Ah ! certes, il l'envie, ce jeune homme, adoré de Bérengère, à qui Bérengère appartiendra quelque jour.

Mais il est résigné maintenant.

Il sait que sa mort, telle qu'il la rêve, laissera dans le cœur de la jeune fille un impérissable souvenir, un éternel et douloureux regret.

Il n'en demande pas plus.

Qu'a-t-il donc voulu ?

Il prend une feuille de papier, trempe sa plume dans l'encre et il écrit :

" A monsieur le juge d'instruction, au parquet d'Orléans."

Son écriture est très ferme.

Sa main ne tremble pas.

On dirait qu'il écrit une lettre d'affaires.

Et il continue ?

" J'ai été appelé devant vous une première fois au sujet du meurtre de Lafistole.

Vous m'avez interrogé. Vous m'avez demandé si j'étais le meurtrier de cet homme.

" J'ai nié ! . . .

" Vous n'aviez pas de preuves contre moi . . .

" Vous n'aviez que de vagues indices.

" Vous n'avez pu me garder en état d'arrestation.

" Je suis donc libre.

" Et c'est libre que je vous écris.

" Le meurtrier de Lafistole, c'est moi ! . . . Il est inutile de chercher autre part.

" Il n'y a qu'un coupable, sans complice.

" C'est donc à tort que les soupçons se sont portés sur M. de Séverac.

" Et c'est un grand malheur que M. de Séverac soit mort.

" Valentin croit à l'innocence de son père.

" Il finirait quelque jour par trouver des preuves contre moi.

" J'ai horreur de ce que j'ai fait et je devance la justice en me faisant justice moi-même.

" Lorsque cette lettre vous parviendra, je serai mort.

" Je veux que ma mort vous empêche, monsieur le juge d'instruction, dans le cas d'une nouvelle enquête, d'égarer vos recherches sur un innocent.

" C'est déjà trop que M. de Séverac ait payé de sa vie les soupçons qui se sont réunis sur lui, un moment.

" Je meurs repentant, mais du moins, j'accepte, résigné, le châtiement que je m'impose.

" Ma mort et le déshonneur qui va m'atteindre ne feront pleurer personne.

" J'ai peu d'amis.

" Je n'ai pas de famille.

" Je suis seul . . . j'ai toujours été seul . . .

" J'ai eu une heure de folie . . . Je la paye . . . adieu ! "

Et d'une main ferme il signa :

" PIERRE JOURDAN."

Il cacheta la lettre, écrivit sur l'enveloppe l'adresse de Daniel, sortit, alla jeter la lettre à la poste du village, tout près de chez lui, et rentra.

Il écrivit de nouveau, sur un feuille étalée devant lui, bien en vue, et qu'il laissa ainsi pour que ceux qui entreraient le lendemain pussent l'apercevoir :

" Je me suis tué. J'ai expliqué à M. Daniel d'Hautefort, juge d'instruction à Orléans, les causes de mon suicide. Je dis adieu à mon directeur, qui m'avait protégé et grâce auquel j'étais devenu ce que je suis. Je dis adieu aux ouvriers de Vilvaudran que j'aimais et qui m'aimaient."

Maintenant il avait tout prévu.

En s'accusant ainsi, en prenant pour lui le crime de Clotilde, il sauvait la famille d'Hautefort.

Ne donnait-il pas aussi satisfaction à Valentin en réhabilitant son père ?

Voilà ce qu'il avait rêvé, le pauvre garçon !

Tel était le sublime sacrifice qu'il voulait faire

Et il n'avait pas menti lorsqu'il avait dit qu'il était seul. Son amour pour Bérengère avait si bien pris sa jeunesse qu'il n'avait point cherché d'amis.

On le plaindrait, certes. On serait surpris, à coup sûr.

Le pleurerait-on ?

Quant à l'accusation qu'il portait contre lui-même, peu lui importait de savoir comment elle serait reçue et quelle réprobation elle souleverait.

Il dormirait alors dans la paix éternelle.

Deux femmes seulement verseraient des larmes.

Clotilde et Bérengère !

Mais cela, il le voulait, et à cette seule pensée son cœur tressaillait d'aise.

Un homme, aussi, sentirait ses yeux se mouiller au souvenir de cette folie généreuse.

Daniel d'Hautefort !

Et Pierre Jourdan en était fier.

Maintenant que tous ses préparatifs étaient faits, comment allait-il mourir ?

Il prenait une âpre jouissance à penser à ces choses-là.

Où, quel genre de mort ?

S'empoisonnerait-il ?

Irait-il se jeter dans les eaux claires du Loiret ?

Se ferait-il sauter la tête ? . . .

Il eut un sourire quand il s'aperçut que son esprit était ainsi préoccupé.

Il avait sur son bureau un court poignard que son directeur lui avait acheté un jour, dans un voyage qu'ils avaient fait ensemble à Paris.

Il s'en servait comme de coupe-papier.

La lame était triangulaire, très acérée.

Il le prit, l'examina.

—Où, dit-il, cela vaut mieux. C'est plus droit au cœur.

Il enleva son veston, son gilet, afin de frapper plus droit au cœur.

Il eut la curiosité de se regarder dans une glace.

Son visage était calme, aucunement altéré.

Du reste, son cœur ne battait pas plus fort.

Il alla ouvrir sa fenêtre, respira avec délices, à pleins poumons, l'air vif qui envahit sa chambre et fit vaciller la lumière.

Il resta là quelques moments.

Puis il referma la fenêtre et rentra,

D'un tiroir il retire de menus objets qu'il éparpille sur sa table de travail.

Et il les considère avec émotion.

C'est qu'ils retracent toute sa jeunesse, le culte mystérieux de son cœur.

Il y a mille petites choses qui ont appartenu à Bérengère, des fleurs séchées, informes, n'ayant plus que les tiges et que l'enfant lui avait jadis données ; des jouets dont elle s'était privée pour lui ; quelques chiffons de papier sur lesquels elle lui avait écrit, au crayon, d'une grosse écriture maladroite, étant toute petite. Elle lui envoyait ces lettres par un domestique du château à la verrerie.

Presque toutes étaient conçues dans le même sens :

" Viens-tu jouer ce soir avec moi ? Je m'ennuie. Je ne t'ai pas vu hier."

Et il se rappelait bien. Il accourait tout de suite. Il laissait tout pour venir.

Une fois, elle avait été malade gravement.

Le médecin avait jugé qu'il fallait lui couper les cheveux, ses magnifiques cheveux noirs.

PAS RAISON DE S'ALARMER

Vos enfants sont-ils sujets à s'enrhumer, ne vous alarmez pas ; mais veillez à ce que le mal ne prenne pas racine. Employez, sans retard, le *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français contre le rhume, la grippe, la toux, la bronchite. Il fait merveille dans les cas que l'on croyait désespérés. Aussi est-il populaire dans toutes les familles, et il offre un traitement facile, agréable et sûr à peu de frais. En vente partout 25c la grande bouteille.

CHOSSES ET AUTRES

—La première des jouissances est l'accomplissement du devoir.

—Chacun prétend donner des leçons, mais peu s'étudient à donner des exemples.

—Les Allemands américains catholiques ont donné \$250,000 au denier de saint Pierre cette année.

—La population d'Ottawa, cette année, d'après le rôle d'évaluation, est de 51,540 individus, soit 1,866 de plus que l'an dernier.

—En général, plus un homme fume de bons cigares, plus il fait porter à sa femme les mêmes vêtements.

—L'année dernière, en Russie, la surface de terres arables plantées en betteraves était de 850,000 acres qui ont produit 6,000,000 de tonnes.

—A New-York, les tribunaux ont condamné une compagnie de téléphone à \$1,000 d'amende, et une jeune fille chargée de la communication à six mois de prison pour avoir répété une conversation qu'elle avait entendue.

POUR ÉVITER LES COMPLI-CATIONS

Devenues chroniques, les affections des voies respiratoires dégèrent trop souvent en maladies de poitrine. Pour éviter ces complications, on conseillera aux malades de prendre du *Baume Rhumal* qui procurera un soulagement immédiat suivi d'une rapide guérison. Dans toutes les pharmacies, 25c la bouteille.

—Une feuille autrichienne industrielle nous apprend que dans une expérience faite dans une manufacture de papier d'Elsenthal, il n'a fallu que deux heures et vingt-cinq minutes, pour convertir le bois d'un arbre vivant en un journal prêt à être lu.

—A Boston, le service de la poste de bureau à bureau est maintenant fait automatiquement. Une lettre mise dans une boîte, tombe dans un tube pneumatique, et se trouve immédiatement transmise au bureau central.

GUÉRISSEZ VOS RHUMES AU MOYEN DU BAUME RHUMAL

C'est le remède le plus efficace pour les maladies de la gorge et de la poitrine. Dès les premières doses, la toux diminue et l'oppression cesse. Son usage prolongé guérit les vieilles bronchites. Le *Baume Rhumal* se vend partout 25c le flacon.

—Cette semaine, la compagnie de E. F. Rush, donne une matinée et la soirée avec les productions de *White Crooks*. Cette pièce vient d'être jouée au théâtre Broadway de New-York, et durant plusieurs semaines, les salles de théâtre ont été comblées. Cette année la compagnie est plus puissante, et la presse américaine en a fait les plus grands éloges. La représentation commence par une réception royale. Au premier acte, il y a une foule de spécialités, données par 30 des meilleurs artistes qui excellent dans le genre burlesque. A la représentation de mardi soir on donnera les rapports des élections des États-Unis pour le bénéfice des habitués du théâtre Royal.

—Cette semaine, l'excellente troupe du Théâtre Français donne l'une des pièces les plus populaires, *Te Dames*, de Jonquin Miller. Cette pièce a été rendue célèbre par McKee Rankin qui l'a représentée avec grand succès en Europe et en Amérique. Les scènes sont entièrement nouvelles, et la compagnie est particulièrement renforcée pour la circonstance. M. Emmete-C. King, le célèbre tragédien américain remplit l'un des premiers rôles. Il vient justement de terminer une saison de New-York, où il a remporté des succès sans précédents. Il y a aussi une nouvelle soubrette, Mlle Nellie Callakan, qui jouit d'une réputation sans égale aux États-Unis. On dit beaucoup de bien de cette pièce et les habitués du théâtre peuvent s'attendre à voir un grand succès.

Matinées tous les jours. Prix populaires : 10c, 20c et 30c.

—Un jour, le *Feu*, l'*Eau* et la *Réputation* devant voyager ensemble, délibérèrent comment ils pourraient se retrouver, en cas qu'ils vissent à se perdre. Le *Feu* dit : "Vous me trouverez où vous verrez de la fumée." L'*Eau* dit : "Où vous verrez des lieux marécageux." Et vous, dirent-ils à la *Réputation*, où vous rencontrera-t-on ? Moi, répondit celle-ci, quand une fois on m'a perdue, on ne me retrouve jamais."

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Pnébilite Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

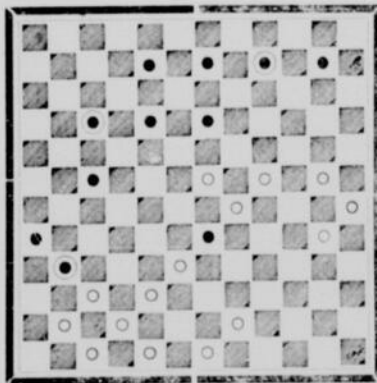
W. A. NOYES,
820 Powers' Block, Rochester, N. Y.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 195

Composé par M. C.-E. Saint-Maurice, Montréal.

Noirs—11 pièces



Blancs—15 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 194

Blancs		Noirs	
58	51	45	58
69	63	58	43
55	49	43	56
68	61	56	67
71	64	67	23
35	28	23	35
54		19 gagnent	

Solutions justes : MM. Samuel Legros L. Huot, Montréal ; P. Duplessis, Williamsville.

CANCER GUÉRI

Et la Vie Sauvée

Par un usage persistant de la **Salsepareille d'Ayer.**

"J'ai été affligée pendant des années d'une plaie au genou que plusieurs médecins qui m'ont traitée, appelaient un cancer, tout en m'assurant qu'on ne pouvait rien faire pour me sauver la vie. En dernier ressort, on me conseilla de faire usage de la Salsepareille d'Ayer et



après en avoir pris quelques bouteilles, la plaie commença à disparaître et ma santé générale s'améliora. Je persistai à suivre ce traitement jusqu'à ce que la plaie eût disparu entièrement. Depuis lors, je fais usage de temps en temps de la Salsepareille d'Ayer, comme tonique et dépuratif du sang et, de fait, il me semble que je ne pourrais pas m'en passer dans la maison."—Mrs. S. A. FIELDS, Bloomfield, Ia.

La Salsepareille d'AYER

La Seule admise à l'Exposition de Chicago.

V. ROY & L.-Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs

162, RUE SAINT-JACQUES, 162

(Block Barron)

VICTOR ROY L.-Z. GAUTHIER

TELEPHONE : 2113



LE SEUL journal illustré des Dames qui publie environ 100 gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro et **LA SAISON** 30, Rue de Lille, Paris

Un numéro spécimen envoyé gratuitement, sans engagement, qu'à cet effet on envoie le plus facile en littérature sans et le meilleur marché entre tous.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Banque Ville-Marie

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois par cent sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour la moitié de l'année courante, et que le dit dividende sera payable à son Bureau principal, en cette ville et à ses succursales, le et après MARDI, le PREMIER jour de DECEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés depuis le 16 jusqu'au 30 de Novembre prochain, les deux jours inclusivement.

Par ordre du comité,
W. WEIR,
Président.

Montréal, 21 octobre, 1896.

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

.....LISEZ.....

"Le Monde"

LE SEUL JOURNAL

CONSERVATEUR DU SOIR

A MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARE PAR **M. CHEVRIER**
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain CONTRE : la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES DE POITRINE**.
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes, 21c.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DUBARBY.



Le Cœur Manquait.

NEUDORF, T.N.W., CAN., Juin, 1893. (3)
 Ma fille avait une excellente santé, à venir jusqu'à il y a deux ans, lorsqu'elle donna des signes de découragement. Quelque temps après elle ressentit une douleur comme si le cœur lui manquait, et elle eût des convulsions très fortes. Plusieurs soi-disants remèdes furent employés pendant une année mais sans succès. Après avoir pris la première cuillerée du Tonic Nerveux du Père Koenig, les attaques disparurent et elle n'en a pas eu depuis.

Certifié par le Rev. L. Streich. JOE OTT.

CREATOR, ILL., Déc. 5, 1890.

Le Tonic Nerveux du Père Koenig est le meilleur que j'ai trouvé, c'est une grande bénédiction pour les gens affligés. Que Dieu vous bénisse. Bien respectueusement,
 SEUR ST. FRANCIS, O.S.F.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
 Chez tous Pharmaciens, n° 81 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS
 E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
 Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mois
 ABONNE Paris et Seine 50f 26f 14f
 DÉPART. 56f 29f 15f
 MENT Étranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Étranger.



Fausse dents
 SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
 Dents extraites sans douleur chez
J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
 20, rue St-Laurent, Montréal.
 Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistante que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débetures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE 1 LACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
 Achète des débetures et autres valeurs désirables.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal.
 Tél. 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
 Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
 L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
 Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 24 octobre 1896

52,237

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

MESSIEURS.— Veuillez vous rappeler que nos merceries pour hommes sont transportées à notre nouvelle annexe, rue St-Jacques, porte voisine de la Banque Molson.

VENTE A BON MARCHÉ

— DE —

Tapis de Turquie

Toute cette semaine, nous offrons notre stock de véritables tapis de Turquie, à vingt-cinq pour cent d'escompte des prix réguliers marqués.

\$250.00	Tapis à vendre pour	\$187.50
200.00	Tapis à vendre pour	150.00
150.00	Tapis à vendre pour	112.50
100.00	Tapis à vendre pour	75.00
90.00	Tapis à vendre pour	67.50
80.00	Tapis à vendre pour	60.00
60.00	Tapis à vendre pour	45.00

Tous les tapis de qualité moyenne vendus aux mêmes réductions.

C'est une occasion rare

Qui vous est offerte d'acheter un véritable tapis de Turquie à presque un bon marché que les tapis ordinaires de première classe à la verge.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Encore de nouvelles Etoffes à Robes

Toute la semaine, nous offrirons des lots spéciaux d'étoffes à robes d'hiver de première classe aux prix des étoffes de qualité moyenne.

Les Dames disent que

Nos étoffes à robes et garnitures de robes sont plus jolies que jamais, cette saison, aussi de meilleure qualité que jamais.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Encore des Gilets et Collerettes

La variété de nos gilets et collerettes d'hiver est simplement immense cette saison. La qualité est excellente et les patrons sont exactement ceux qui plaisent à nos clients.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Toile de Ménage à Bon Marché

Le véritable endroit pour toutes sortes de toiles damassées, essuie-mains, serviettes et autres toiles, est l'ancien magasin de toiles de ménage de confiance, savoir, à

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame